POLITIQUE.

La Pologne

ATTAQUÉE PAR LES ÉCRIVAINS RUSSES.

DEUXIÈME ARTICLE.

Il n'y a pas de nation qui ne cherche de la gloire dans le souvenir de ses ancêtres, et qui n'éprouve de la honte lorsqu'elle découvre des fautes dans leur conduite et des taches à leur honneur. Certes, nous pourrions, sans rougir, citer les annales de notre pays; mais il n'est pas question ici de la gloire de nos aïeux, ni de l'orgueil national : ce n'est pas ici le lieu de discuter si c'est à tort ou à raison qu'on a accusé la Pologne de n'avoir pas assez servi la civilisation de l'Europe. Si, après le partage de la Pologne, la civilisation d'Occident avait fleuri dans les steppes du Nord; si, après son asservissement complet, le monde avait joui de la paix et pu déposer les armes, alors peut-être serait-on autorisé à dire que l'anéantissement de la Pologne avait produit ces avantages; mais, lorsqu'aujourd'hui tous les Etats de l'Europe sont frappés d'une inquiète terreur, qu'au milieu du calme universel nul ne se croit rassuré, et que chacun jette un regard sur le Nord, comme si un nouvel Attila devait y apparaître, pouvons-nous nous taire sur ce que nous fûmes autrefois? Ne devons-nous pas chercher au contraire à juger de l'avenir par les leçons que nous offre le passé?

Depuis que la France marche à la tête des nations civilisées, aucune de ses grandes idées, aucune de ses graves commotions n'a manqué de retentir en Pologne. La Providence a uni par de secrets liens ces deux nations que sépare une si grande distance. L'horizon de l'Europe s'assombrit; et quand l'orage éclatera sur les rives du Rhin,

le Dniéper répondra par un écho redoutable et puissant. A moins donc que les pressentimens de tous les hommes qui pensent ne se trouvent en défaut, nous n'aurons pas long-temps à attendre pour que notre tombe devienne notre berceau. Alors, du milieu des ruines de l'état actuel des choses, apparaîtront dans les pays habités par les races slaves des peuples anciens, et chacun d'eux reprendra le rang indiqué par le cachet de sa nationalité.

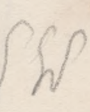
Les publicistes russo-prussiens se sont bien gardés de présenter cette situation sous le point de vue que nous venons d'indiquer. Nous allons remplir cette tâche. Aucun Etat politique ne peut être le résultat d'une théorie abstraite; il faut des siècles entiers pour décider l'existence des Etats, et une nation ne peut avoir une existence assurée sans que son état ne soit en rapport avec son caractère individuel, son organisation, et, pour ainsi dire, son éducation primitive. L'influence matérielle de ces conditions forme une individualité si prononcée, qu'il est très difficile et même impossible de la réformer. L'avenir d'une nation est déterminé par ses traditions, ses habitudes, ses principes innés.

Si nous voulons, d'après cette opinion, examiner l'histoire des peuples slaves qui ont subi tant de destinées diverses, et qui présentent aujourd'hui des physionomies si variées, il nous faudra reculer au moins de dix siècles dans nos recherches. Déjà la civilisation ancienne avait commencé à diviser les populations slaves, et bientôt on put remarquer dans elles l'influence diverse du bouleversement des idées religieuses, des institutions et du caractère des deux parties de l'empire romain déchu ; mais ce n'est que vers la fin du neuvième siècle, que séparés en petites tribus, les peuples slaves, dont les mœurs étaient toutes patriarcales, occupant une grande étendue de terrain, se groupèrent et formèrent un corps compacte. Les empiétemens successifs des Allemands unirent dans des liens plus étroits, les Léchites et les Polonais (Polany) de la Vistule ; et les invasions des Nor-

mands et des Varègues appelèrent à une commune défense les habitans de Nowogrod et les autres peuples slaves établis au nord-est, sur les bords de la mer Baltique.

Les races Léchites plus agricoles, déposant leurs instrumens de labour, coururent aux armes pour repousser l'ennemi. Les villes industrielles et commerçantes du Nord cédèrent à la force, et entrèrent en négociations. Ici commence l'ère guerrière pour tous ces peuples. Dès lors les Polonais qui se rangeaient sous les bannières, dans l'intérêt commun, avaient des chefs et des rois sortis de leur sein. Les Slaves du Nord se soumirent aux étrangers envahisseurs qui leur apportèrent le nom de Russiens et l'amour des conquêtes.

L'état de fédération de la Pologne se consolidait au milieu de luttes défensives, tandis que la souveraineté russe fut le résultat de l'agression et du brigandage. Les Russes et les Polonais suivaient donc une direction diamétralement opposée : ceux-là s'étendaient par leur propre force ; ceux-ci se concentraient par suite de la force étrangère. Cette considération est importante en ce qu'elle explique les destinées futures de ces deux puissances.



Comme les anciens historiens russes se sont toujours plus à envisager l'appel fait à Ruryk le Varègue, comme un acte volontaire, et qu'ils ont bâti sur cette base la monarchie des Wladimir et des Jaroslas, qui, selon eux, devait être le légitime héritage des czars de la maison de Romanoff et de la ligne de Gotorp, nous allons donner sur ce sujet quelques détails puisés aux chroniques les plus dignes de foi.

Ruryk, chassé, revint ensuite avec ses hommes de guerre ; mais son règne ne fut pas de longue durée, et les bords du lac Ilmen et Nowogrod furent les limites de son territoire. Les barques des Varègues envahisseurs ne stationnaient pas long-temps sur le rivage, quoiqu'ils fussent appelés par les peuples de ces contrées. Ces hordes d'aventuriers n'attendaient pas les ordres de leurs chefs pour se débander et courir au pillage. Deux chefs de bande, Askold et Dir,

ayant aperçu Kiow en descendant le Dniéper, en prirent possession, et commencèrent à y régner.

A la mort de Ruryk, Oleg, son cousin et tuteur de l'orphelin Igor, abandonnant ses barques au courant du Dniéper, s'empara de Smolensk et s'avança jusqu'à Kiow. Là il eut une entrevue avec Askold et Dir, parvint à les faire assassiner, et s'installa à leur place avec son pupille. Ce droit de souveraineté, basé sur les conventions de Ruryk avec les habitans de Nowogrod, ne parut pas néanmoins obligatoire aux yeux des autres Slaves. Igor, parvenu à l'adolescence, attaqua les Drewliens établis sur la rive droite du Dniéper, au nord de la Wolhynie; mais il périt dans cette guerre. Olga, veuve d'Igor, ravagea les contrées des Drewliens jusqu'à ce qu'ils se fussent soumis aux Varègues. Le fils d'Olga et d'Igor continua et les pillages et les envahissemens de sa mère. Ses trois fils n'ayant pour héritage que des populations épuisées, et par là même soumises à leurs caprices, se firent la guerre et s'égorgèrent entre eux; l'aîné, Jaropelk, assassina Oleg son second frère, et le dernier, Wladimir, s'enfuit en Scandinavie, patrie de ses ancêtres. Il revint vers le sud, à la tête des Varègues, attaqua d'abord le prince Rohwolad de Polock, le tua ainsi que ses deux fils, prit sa fille pour concubine, et s'étant défait en dernier lieu de son frère, meurtrier de Jaropelk, il resta seul des conquérans : ce fut ce Wladimir que les historiens russes appellent le Grand et le Saint, et qu'ils aiment à nommer fondateur de l'empire.

Après la mort de Wladimir, ses nombreux fils se disputèrent encore les pays conquis par leur père; Jaroslas les vainquit l'un après l'autre et s'empara du pouvoir. Il régna comme ses ancêtres par la terreur et par le glaive. Ses frontières se trouvaient marquées là où s'arrêtaient ses troupes, et leur retraite rendait la liberté aux peuples envahis. Aussi l'empire s'écroula pour toujours à la mort de ce puissant monarque, qui eut lieu l'an 1054, un siècle et demi environ depuis l'apparition de Ruryk dans le Nord. Le souve-

nir de ces conquêtes s'est perpétué traditionnellement. Le nom de Russien fut dès lors connu; mais tout ce qui porte aujourd'hui ce nom qui fut adopté bien plus tard, présentait-il alors une unité quelconque? et peut-on attacher l'idée d'État à cette étendue de territoire, résultat des envahissemens et de l'oppression? S'il en était ainsi, la Pologne aurait eu les mêmes droits à ces provinces, car les Boleslas ont également été autocrates à Kiow.

Après Jaroslas le Russien, ou plutôt le Varègue, de même qu'après Boleslas le Polonais, cette unité, due seulement à l'énergie du caractère de ces princes et à la concentration du pouvoir, disparut immédiatement. Dès qu'il n'y eut plus de chefs capables de continuer les envahissemens, les princes Léchites partagèrent entre eux le pouvoir, et les princes russes le butin. Ces partages mirent au grand jour le caractère propre à chacune de ces monarchies, si toutefois l'on peut leur donner ce nom. Tout ce qui possédait un élément vital et organique résista aux changemens extérieurs de formes; mais tout ce qui était l'œuvre d'une force étrangère fut à jamais rompu. Deux cents ans après ces partages partiels, la Pologne parut, dans la première moitié du quatorzième siècle, unie, forte et indépendante, formant une grande nation. Le haut clergé et les puissans seigneurs exerçaient une influence dans le gouvernement : on discutait sur les affaires publiques, à la diète ou dans les assemblées de la noblesse, et les hommes d'armes appelés à la défense du pays virent aussi s'accroître leur considération et leur puissance.

C'est cependant là le commencement de l'anarchie, suivant les historiographes russo-prussiens !

L'empire de Jaroslas ne put jamais se relever; ses successeurs amoncelaient les butins et les impôts, et à la tête d'une milice, obéissant aveuglément à leur volonté, ils gouvernaient despotiquement et ne regardaient leurs peuples que comme des sources de revenus. Quelques uns de ces petits princes allaient par vengeance ou par passe-

temps, saccager et livrer aux flammes des villages entiers appartenant à des princes voisins : c'est donc là aussi que les écrivains russo-prussiens verront sans doute le commencement de l'ordre social qui fait leur admiration. Ils se taisent cependant là dessus; ils veulent sans doute garder leurs observations pour le règne d'Ivan-le-Cruel.

La monarchie russe, sans cesse en proie à des guerres intestines, disparut enfin au milieu du douzième siècle. Kiow perdit sa suprématie; Wladimir sur Klazma devint la capitale du Grand-Duché. Le peuple slave commençait ainsi à secouer le joug; Nowogrod, Pskow et les autres villes du nord, entrèrent dans l'alliance des villes anséatiques; toutes les provinces méridionales, situées sur la rive droite du Dniéper se détachèrent également, et subissant l'influence de la civilisation occidentale de l'Europe, se rapprochèrent de la Pologne.

Il ne resta donc sous la domination despotique des princes de Klazma qu'une petite portion de la Russie Slavonienne, agrandie par les colonies établies dans le nord au milieu des races étrangères. C'est là le berceau du Czarat de Moscou, c'est là aussi que les descendans des Ruryk et leurs malheureux sujets commencèrent à subir la redoutable domination des Tartares, qui dura deux siècles et demi.

La capitale du Grand-Duché fut bientôt transférée de Wladimir à Moscou; les princes moscovites tentèrent plus d'une fois de s'emparer des villes du nord, de piller Nowogrod au profit des Tartares leurs maîtres; mais leurs efforts eurent peu de succès; car à cette époque de grands changemens s'opérèrent dans les autres parties de l'ancienne Russie. La Lithuanie accrut subitement sa puissance dans le quatorzième siècle; elle réprima les Tartares, arrêta le pillage des villes du nord, étendit ses frontières au delà de Smolensk jusqu'aux portes de Moscou et non loin des bords de la mer Noire, et c'est dans la Russie méridionale que se rencontrèrent les armes polonaises et celles de la Lithuanie. Les droits de la Pologne à

la possession de cette contrée, non moins fondés que ceux de la Lithuanie, s'appuyaient sur des liens de famille qui unissaient les princes régnans et sur les liens des peuples eux-mêmes; mais bientôt Jagellon devint roi de Pologne, et personne n'osa désormais revendiquer ces provinces(1).

La partie des pays slaves, qui resta pendant trois siècles sous la domination des Varègues, et subit le joug des Tartares, s'affranchit alors; nous serions donc fondés à demander quelles sont les traces qu'a laissées sur elle la domination étrangère, et quelle analogie il peut exister entre le Grand-Duché Tartaro-Moscovite et cette prétendue monarchie russe de Jaroslas. Consultons le seizième siècle, c'est l'époque la plus intéressante à étudier pour ceux qui veulent mettre en parallèle la Pologne avec la Russie d'aujourd'hui.

Dès les temps les plus reculés, la Pologne des Léchites a conservé sa propre existence et sa nature; sa force organique développait sa vie nationale, toujours dans une même direction; et cette vie, se communiquant à l'extérieur, reculait les frontières du pays. La classe guerrière parvint à une complète égalité de droits avec les puissans seigneurs; elle partagea avec eux l'influence dans les affaires du pays et forma un corps indépendant, qui pouvait facilement se recruter par l'admission d'autres citoyens aux prérogatives dont elle jouissait. La Pologne était pour ainsi dire une république de noblesse gouvernée par des rois; mais l'esprit des institutions devait amener à la longue toutes les classes de citoyens à la jouissance de tous les droits. La Lithuanie et les Terres-Russiennes réunies à la Pologne, adoptèrent ses lois, et formèrent une unité forte et redoutable que vint encore resserrer l'union du rit grec et du rit latin.

L'influence qu'a exercée à cette époque le Grand-Duché

(1) Le développement chronologique et plus étendu de ces faits se trouve dans le onzième numéro de notre journal, dans l'article sur les Terres-Russiennes.

moscovite est bien loin de l'importance que lui donnent les écrivains russo-prussiens, et cependant ces mêmes écrivains prétendent faire remonter la puissance actuelle de la Russie jusqu'au temps de Ruryk.

Ivan III, son fils Wasil et son petit-fils Ivan-le-Cruel ont été les véritables fondateurs du nouvel empire russe. Ils asservirent les provinces qui obéissaient aux princes leurs parens; ils détruisirent les priviléges des villes du Nord, s'emparèrent de Pskow et de Nowogrod, firent la guerre aux Tartares, et étendirent leurs possessions par la conquête de la Livonie et de quelques portions de la Finlande. Ils adoptèrent pour armes de l'empire l'aigle à deux têtes, emprunté aux souverains bysantins, et commencèrent dès lors à prendre le titre de *Czar*. Cependant on ne les connaissait généralement que sous le titre de grands-ducs de Moscovie.

Le seul rapport qui existât entre l'ancienne et la nouvelle Russie, c'est l'absolutisme illimité des princes et le despotisme qui brisait toute trace de nationalité, caractères qui se retrouvent chez toutes deux.

Ivan III écrasa ses boyards, et fonda une institution militaire qui porta le nom de Strélitz. Cette espèce de garde prétorienne avait une grande puissance qu'elle devait uniquement à sa force matérielle. Les Strélitz jouèrent souvent un rôle terrible dans les intrigues du palais; mais ni chez eux, ni dans la masse de la nation, il n'existait d'élémens de vie politique. Le czarat de Moscovie ne fut point le développement organique de la nation, mais un échafaudage du trône des autocrates. Ivan-le-Cruel assassina l'aîné de ses fils, les boyards se défirent du cadet; la ligue de Ruryk s'éteignit, et tout l'édifice que soutenait une tête couronnée s'écroula avec fracas. Dès lors apparut une foule de prétendans : les Godunoff, les Szuiski, et tant d'autres, semblables aux victimes qu'on couronnait de fleurs au moment du sacrifice, périssaient dès qu'ils avaient posé le pied sur le trône. Ainsi tombèrent quatorze de ces

despotes, et le peuple, dans son ignorance et son incroyable apathie, se donnait à celui qui était le plus fort ou le plus audacieux.

Si la Pologne ne s'était point trouvée alors au plus fort de sa crise, si une fatale destinée ne l'avait point arrêtée dans la voie qu'elle aurait dû suivre, la couronne des czars moscovites offerte à l'un des fils de Sigismond III, aurait été acceptée, et la république des Jagellons aurait, par son existence politique et son action civilisatrice, réuni en un seul corps tous les Slaves du Nord et effacé les traces odieuses de la domination des Varègues et des Tartares. Mais la Pologne s'est trouvée, dans le dix-septième siècle, affaiblie par la dégénération des principes républicains qui l'avaient gouvernée jusqu'alors, et par l'atteinte portée à ses élémens organiques.

Déjà, au seizième siècle, lorsque la haute et la petite noblesse jouissaient en Pologne des mêmes droits, et que les classes inférieures ne pouvaient manquer d'être appelées à la participation de ces mêmes droits, un grand nombre de circonstances défavorables arrêta le mouvement. Les querelles religieuses, quoique moins vives que dans les autres pays de l'Europe, eurent néanmoins des conséquences funestes. Les guerres qui eurent lieu à cette époque contribuèrent aussi à faire perdre de vue l'intérêt national. La noblesse commit des fautes graves, et l'ordre des jésuites, qui commença à acquérir de la puissance et prit une grande part dans les affaires, détourna, par ses vues étroites en politique, Ladislas IV à accepter la couronne des czars.

Si maintenant nous jetons les yeux sur le gouvernement de la Pologne et du Grand-Duché de Moscou, nous voyons que dans ce dernier pays tout dépendait du trône ; en Pologne le trône dépendait de la nation.

L'autocratie seule était en état de soutenir l'empire moscovite : en Pologne il n'y avait que les immenses sacrifices des citoyens qui pouvaient sauver la république en

danger. Les ébranlemens en Moscovie avaient tous le caractère de la révolte, et finissaient par une boucherie au château des princes. Les troubles domestiques de la Pologne avaient le caractère des révolutions, et se terminaient par des atteintes et des coups mortels portés à telle ou telle institution. Les czars moscovites foulaient aux pieds les cadavres de leurs prédécesseurs pour monter au trône : les rois de Pologne suppliaient la nation de leur permettre de déposer la couronne qu'ils ne se sentaient plus la force de porter.

La famille de Romanow en s'emparant du trône chancelant des Ivan, hérita aussi de son despotisme, et, quoique le caractère personnel des premiers princes de cette dynastie n'ait point rendu le joug plus pesant, ils n'ont rien fait, néanmoins, pour relever leurs sujets de leur nullité politique. La guerre était leur seule occupation, et ils parvinrent à étendre les bornes de leur empire.

La noblesse polonaise représentait à elle seule la vie politique de la république, et tant que la bravoure et le désintéressement, vertus de leurs aïeux, résistèrent à l'enivrement du pouvoir, on vit toujours sortir du sein de cette noblesse de grands citoyens, d'illustres guerriers et des rois qui portèrent plus d'une fois secours à la chrétienté.

Le despotisme en Moscovie et la liberté en Pologne ne pouvaient se trouver en face sans réagir l'une sur l'autre. Il fallait des conquêtes à la Moscovie ; il fallait à la Pologne le plus large développement de ses franchises nationales. Celle-ci voyait s'élever autour d'elle des puissances dont le trône était le point central du pouvoir ; elles possédaient des armées régulières de terre et de mer, et puisaient de la force et de la prépondérance dans l'industrie et le commerce. La Pologne seule suivait une marche diamétralement opposée. Le pouvoir, au lieu de se concentrer autour du trône, était disséminé ; le pays n'avait ni armée ni marine, et il était dépourvu de commerce. Il

fallait donc que la Pologne pût réunir tous les élémens de force nationale, pour faire face aux ennemis qui la pressaient de tous côtés, ou qu'elle succombât. Pierre Ier, qui parut bientôt en Russie, entraîna la balance du côté de cette puissance.

Il régna en autocrate sur des hommes de différentes races, sur un pays déjà sensiblement agrandi du côté du Dniéper et de la Duna, et dont les bornes s'avançaient dans les steppes du nord jusqu'à la mer Baltique; il les étendit encore jusqu'au golfe de Finlande et à la mer d'Azow.

Guidé par l'instinct des voyages, Pierre Ier visita les peuples civilisés de l'Europe, et conçut des projets de réformes pour son pays, réformes dont nul alors n'a pu ni prévoir ni apprécier les grands résultats. Le despote ne connaissant point de frein à sa capricieuse volonté, fit venir un grand nombre d'étrangers, enseigna l'exercice des métiers à ses sujets qu'il méprisait et qu'il regardait comme des instrumens, et dès lors commença son règne tyrannique et sanguinaire. Ne pouvant amollir le bloc populaire, informe et dur, il l'écrasa, détruisit les strélitz et tout ce qui pouvait rester de national et de traditionnel dans les institutions moscovites. Il nivela toutes les classes, introduisit une nouvelle hiérarchie purement militaire, et civilisa ainsi la nation, suivant les panégyristes. La même inspiration qui poussa Pierre-le-Grand à refondre une nation, lui souffla le désir de créer une nouvelle capitale sur un sol étranger, en présence des canons suédois. Pétersbourg apparut au peuple par la force magique d'un ukase. Le sort favorisa même ce grand homme sur le champ de bataille; il triompha de Charles XII, l'homme de guerre le plus distingué du siècle, et des Turcs, dont il faillit devenir le prisonnier aux rives du Prut. L'empire s'étendait au dehors et s'organisait au dedans. Le knout qui n'épargnait ni les sénateurs ni les généraux, était le régime intérieur du pays. C'est par le knout que se créaient des flottes, des armées; c'est par le knout qu'appa-

raissait une grammaire, une langue nouvelle, que se dessinait la forme des lettres inconnues de l'alphabet. La langue, les usages, les rites, tout s'improvisait comme par enchantement. Le czar se proclama empereur et chef de l'Église, et donna à la création de sa fantaisie le nom d'Empire de Russie..

Ces choses se sont passées au commencement du dix-huitième siècle, et la Pologne ne tarda pas à se ressentir du voisinage d'un colosse, qui dut nécessairement peser de tout son poids sur elle. Depuis Pierre jusqu'à Catherine et ses petits fils, le cabinet de Saint-Pétersbourg n'a jamais changé de politique pour arriver à l'accomplissement de ses ambitieux projets. L'amitié des czars fut toujours dangereuse, et l'envahissement suivit de près leur protection. La Pologne vit l'imminent danger qu'elle courait. L'orgueil national se réveilla, les illusions se dissipèrent, et le patriotisme invoqua hautement des réformes pour sauver la république. Mais en quoi consistaient ces réformes? Où se trouvait le mal ? Où chercher des ressources contre ses effets? On sentait l'impuissance de la Pologne, ou plutôt l'impuissance de la classe qui avait su conserver, dans son intégrité, le principe vital de la nation ; on sentait que le pouvoir royal était sans force, et la machine gouvernementale, soutenant un trône républicain, rencontrait des obstacles sans nombre. Il s'est trouvé des hommes éclairés, qui ont bien conçu le véritable état des choses. La noblesse n'a pas redouté la perte de ses priviléges, de même que la nation n'a pas reculé devant les plus grands sacrifices; les Polonais ne ménagèrent ni leur fortune, ni leur vie. La lutte des confédérés de Bar, et des faucheurs de Kosciuszko; l'histoire des diètes de cette époque, la constitution du 3 mai, sont là pour attester ces vérités.

Il serait déplacé ici d'entrer dans des détails sur l'à-propos et le choix des moyens dont on s'est servi pour tirer la nation de sa crise, de même que sur l'influence qu'ont

eue en Pologne les idées politiques apportées de l'Occident. Nous nous contenterons de dire que ces moyens étaient conformes à la nature organique du pays, et qu'ils auraient pu sauver la république, puisque Catherine eut recours à toute la puissance de l'or et du fer pour annuler leurs effets : elle fit entrer une armée en Pologne pour renverser ses nouvelles institutions, conclut un traité avec deux autres princes spoliateurs, et s'empressa de partager la Pologne avant qu'elle eût pu se relever de son impuissance.

Cette Pologne déchirée ne perdit point cependant son existence morale, et continua, sous le joug étranger, à développer son esprit national. La constitution du 3 mai, œuvre immortelle d'une nation qui ne jouissait déjà plus de son entière indépendance, en est une preuve éclatante. Dès lors on a vu dans toutes les occasions, les classes privilégiées s'efforcer d'émanciper les classes inférieures; dès lors, le laboureur et le gentilhomme n'ont jamais oublié qu'ils ont une patrie commune, et ils se sont sacrifiés pour lui rendre son indépendance. Nous demanderons donc aux écrivains stipendiés qui nient cette vérité, si les milliers de braves de Grochow et d'Ostrolenka, si ces milliers d'insurgés de la Lithuanie et des Terres-Russiennes se composaient de nobles ou de laboureurs? nous leur demanderons pourquoi le laboureur polonais ne tournait point sa faux contre le seigneur? pourquoi, sourd aux insinuations du Czar, il a refusé de se joindre aux paysans russes (bourłak) et aux juifs, pour piller les nobles? pourquoi il s'est toujours tenu à côté du seigneur et a combattu avec tant d'héroïsme pour secouer le joug de la Russie? Ces nombreux défenseurs de la patrie, ces héros de la liberté sont tombés victimes des fautes commises par leurs chefs, victimes de la trahison des puissances voisines. Et que voyons-nous aujourd'hui? Nous voyons une Russie agrandie qui n'est ni la Russie du onzième siècle, ni le Grand-Duché moscovite des Iwan; mais une agglomération monstrueuse de provinces gouver-

nées par le système de Pierre et des Romanow, et qui ne forme ni un Etat, ni une nation. Où trouver, en effet, les limites naturelles ou historiques de ce pays? quelle vie politique, quelles lois, quels principes sociaux pourraient donner à cette masse de conquêtes le nom d'empire? Est-il possible d'admettre que tout ce dont le cabinet de Saint-Pétersbourg, dans son infatigable et persévérante activité, s'empare, tantôt par artifice, tantôt à force ouverte, devient *Russe?* Qui oserait dire que Courlandais, Suédois, Tunguzes, Basquirs, Tartares, Kalmoucks, Samoïèdes, Valaques, Polonais, Lithuaniens, Russiens, et tant d'autres peuples, différens de langage, de mœurs, de religion et même de forme humaine, peuvent avoir une même patrie? Sans s'embarrasser de toutes ces difficultés, les historiographes russo-prussiens se contentent de dire que l'Écosse et l'Irlande forment des parties intégrantes de la Grande-Bretagne, et que la Lorraine et l'Alsace ont été aisément incorporées à la France!

Cette multitude de provinces qui obéissent à Nicolas ne peuvent se comparer à aucune société civilisée ; on devrait l'appeler non pas *Russie*, mais *Czarat de Saint-Pétersbourg*, ou plutôt, par égard aux souvenirs historiques, *Czarat de Moscovie*.

Sous l'échafaudage de cette monstrueuse machine politique dont le despotisme est le ressort principal, gémit la Pologne, couverte des tombeaux de ses héros, baignée dans le sang de ses martyrs ; mais on ne pourra lui ravir sa nationalité, ses droits imprescriptibles à l'indépendance, ses nobles souvenirs et ses grandes espérances.

L'empire de Jaroslas, fondé par le glaive, est tombé pour ne plus se relever; les invasions des Tartares sont passées; le colosse du Czarat sera-t-il éternel? A chaque moment une colonne écrasée, amenant la perte de son équilibre, ne peut-elle point l'anéantir? Une nation qui possède un principe organique, dont l'existence est imprimée dans les cœurs de vingt millions d'hommes, ne périt point. La

vie de l'antique Pologne, la vie de l'ancienne république des Jagellons, coule semblable au fleuve qui, forcé de se frayer un passage à travers des rochers, reste un moment caché sous leurs voûtes; mais ne tarde pas à reprendre son cours majestueux.

POLITIQUE
DU CABINET DE SAINT-PÉTERSBOURG,
RELATIVEMENT A L'ORIENT ET AU MIDI.

Les provinces polonaises, envahies par la Russie, lui donnent tant de facilités pour des projets d'invasion, et une attitude si menaçante vis-à-vis l'Autriche et la Prusse, qu'elles soumettent par là toute l'Allemagne à l'obéissance du czar, étendent son influence bien loin dans l'Occident de l'Europe, et sont pour ainsi dire le centre et le foyer de toute action de l'empire russe.

Supposons maintenant cet empire pris de la mer Baltique jusqu'en Tauride, mais sans la Lithuanie, la Volhynie, la Podolie, l'Ukraine et les huit palatinats de la Vistule, une Russie telle, en un mot, que la Révolution du 29 novembre voulait, pour le bonheur de l'Europe et son propre salut, laisser à l'autocrate. Supposons, à côté d'une pareille Russie, une Pologne composée des provinces que nous venons de nommer, une Pologne bien organisée, forte et indépendante, alliée à l'Autriche et à la Prusse, ou au moins à l'un de ces deux états. Dans cette supposition, qui eût pu aisément se réaliser, et qui ne fut pas une chimère quelques jours avant la nuit du 29 novembre, Pétersbourg et Odessa auraient-ils été toujours en état de communiquer librement et sans aucune entrave? Et tous les peuples réunis par la seule force matérielle, tout ce que la puissance d'un autocrate a pu engloutir, serait-il resté un mo-

ment uni par des liens aussi contraires à la nature, et aurait-il courbé docilement la tête sous le joug? C'est uniquement la chute de la Pologne, événement à jamais déplorable, qui fait que l'habitant de Tobolsk et du Kamtschatka, que le Suédois, le Courlandais, le Moscovite, le Kirgiz, le Cosaque, le Tartare, le Circassien et le Baskir obéissent à un seul maître, depuis l'Irtysh jusqu'au Terek et le Kuban.

Il existe entre la Pologne et les provinces même les plus reculées de la Russie, des relations militaires, administratives et surtout commerciales, qui sont dignes d'être prises en considération à cause de leur position géographique. Le colosse s'est accoutumé à des agrandissemens successifs; ces agrandissemens l'incorporent à l'Europe, et le précieux héritage des Jagellons devenu sa conquête, sert à lier en un corps, monstrueux il est vrai, les provinces disséminées de l'empire. C'est l'héritage des Jagellons qui imprime plus de force aux mouvemens du géant, et lui permet d'agir en liberté du nord à l'est et du centre à l'ouest. C'est par la Pologne que la Russie pèse sur la Turquie et sur toutes ses conquêtes en Asie; c'est donc la Pologne qui est, pour ainsi dire, le cœur de ce colosse.

Les frontières méridionales de la Russie, ses ports sur la mer Noire, la mer d'Azow et la mer Caspienne, ses nombreuses colonies, ne présentent que le développement incomplet du système des conquêtes de la Russie dans ces contrées. Constantinople est le but véritable de cette extension de frontières qui déjà étreignent de tous côtés le sultan. Que personne ne s'abuse, et se garde bien de ne voir aucune suite dans les envahissemens de la Russie. *Putant enim qui mari potitur, eum rebus potiri.*

Le cabinet de Pétersbourg est bien pénétré de cette vérité. Il faut à la Russie, pour consolider son influence en Europe, influence acquise par ses conquêtes continentales, qu'elle devienne, dans cette seconde période de sa croissance, aussi puissante sur mer qu'elle l'est sur terre, et

pour cela la conquête de la Turquie lui est indispensable.

Déjà Pierre-le-Grand avait conçu cet ambitieux projet, mais il ne put rien faire sans la possession de la Pologne. Les grands états ont aussi leurs besoins indispensables; les grandes masses des peuples ne peuvent se passer de grandes masses d'eau, comme les hommes et les animaux ne peuvent se passer d'air. La Russie doit nécessairement atteindre son but ou cesser de tenir son rang parmi les puissances du premier ordre; il n'existe point pour elle de milieu possible. Des écrivains se sont demandé si on ne pourrait pas agir, à l'égard du sultan et de la Turquie, comme on le fit à l'égard de Stanislas-Auguste, roi de Pologne, de la Pologne même, et de la Géorgie. Cette question a paru tout-à-fait ridicule en Angleterre et en France, mais l'influence du cabinet de Saint-Pétersbourg, toujours croissante en Grèce, et celle qu'il exerce en Moldavie et en Valachie, à l'exclusion de toute autre puissance, prouve ce que doivent produire avec le temps ces ébranlemens successifs de la puissance ottomane, bloquée comme une forteresse affaiblie par un long siége.

En 1790, après la conquête de la Crimée, la rivière Kuban séparait la Russie de la Turquie; l'étroit passage qui unit la mer d'Azow à la mer Noire donne une haute importance à cette rivière, où vient finir la longue chaîne du Caucase, de sorte que la ligne de défense se concentre en un seul point. On n'entend plus aujourd'hui tonner dans ces contrées les canons des Turcs; les aigles moscovites remplacent le croissant, et la chaîne des montagnes qui lie cette nouvelle acquisition russe à la Géorgie, rend cette position imprenable. La Perse ne pourra porter aucun secours au sultan, même au plus fort du danger; elle ne se trouvera pas non plus en état de causer une diversion, dépouillée qu'elle est du Daghestan et du Shirwan, où des forces imposantes protégent toutes les conquêtes russes en Orient. Enfin, la Russie, bien appuyée à

l'embouchure du Kur, est seule maîtresse de la mer Caspienne.

Les troupes russes ont franchi les Balkans; Diébitsch a campé sous les murs de Constantinople; le petit-fils de Catherine a donc réalisé des projets qui jadis parurent chimériques. Et qui l'eût donc empêché de s'emparer de l'antique Bysance?

Notre intervention, répondront sans doute les ministres de France et d'Angleterre. Et si le czar considérait la conquête de la Turquie comme moyen de se soustraire à l'avenir à toute espèce d'intervention, c'est alors que l'Angleterre sentirait les conséquences du partage de la Pologne, cette alliée naturelle de la Porte. Les Anglais s'obstinent encore à regarder comme impossible une expédition dans les Indes, et l'asservissement de ces contrées par une armée russe; et cependant c'est encore là un projet étroitement uni à tous ceux que le cabinet de Saint-Pétersbourg nourrit contre la Turquie. Cette expédition, que Napoléon ne considérait pas comme une illusion vaine, occupe sans cesse l'esprit des czars. On ne croyait pas à Saint-Pétersbourg à une révolution en Pologne; le don Miguel de Varsovie refusait aussi d'y croire, et pourtant la journée du 29 novembre vint leur dessiller les yeux. Diébitsch vint perdre ses lauriers des Balkans dans les plaines de Grochow. C'est qu'il est de la nature des grands événemens, vus de loin, de paraître impossibles.

Les expéditions lointaines, les tentatives hardies, soit politiques, soit militaires, font toujours un effet tout opposé de l'effet des œuvres colossales de l'architecture. Celles-ci, qui vues de loin n'ont aucune grandeur, s'élèvent à mesure qu'on s'en approche; celles-là perdent leur aspect imposant dès qu'on les voit de près, car les difficultés disparaissent quand on en tente l'exécution. Il fut, certes, plus difficile à Napoléon de traverser la mer gardée par les flottes anglaises, et de faire la conquête de l'Égypte, qu'il ne le serait à la Russie de s'emparer aujourd'hui de la Turquie, et

de forcer l'Angleterre à la paix en envahissant les Indes, dans le cas où elle voudrait s'opposer à la dépossession du sultan.

Peut-on concevoir qu'un Czar moscovite, un successeur de ceux qui obéirent servilement aux hans des Tartares et aux lieutenans de Baty, aurait jamais osé s'engager dans des entreprises aussi gigantesques, et tenter des conquêtes aussi éloignées, si la grande et valeureuse république des Jagellons et de Batory, celle qui ressuscita il y a trois ans, et pour laquelle tant de sang polonais fut répandu sur les bords de la Vistule et du Narew, existait aujourd'hui dans son antique splendeur?

La conquête de la Turquie européenne est déterminée par les considérations suivantes, que la Russie sait fort bien apprécier : 1° Le poids de cet immense empire doit nécessairement peser, d'après sa position géographique, du nord au sud, suivant le cours des fleuves navigables. Les plus belles provinces russes, tant en Europe qu'en Asie, sont celles du midi. Il est beaucoup plus avantageux de se défaire des productions de ses provinces sur la Méditerranée que sur la mer Baltique; c'est là le résultat naturel de la facilité des communications. 2° S'il en est autrement en Russie, il faut en attribuer la cause uniquement à la position de la capitale, si éloignée du centre de l'empire, position si contraire à la nature et aux intérêts du pays. Pétersbourg attire à lui, et sans aucun profit, toutes les richesses de la Russie. La nuisible et dangereuse centralisation de tous les pouvoirs, de l'administration, de la cour dans la capitale, fait que la circulation s'opère dans un sens contraire à la nature, dans la direction du midi au nord, en remontant des provinces riches et fertiles dans les steppes et les déserts, et du climat tempéré à celui des neiges et des glaces. Pétersbourg, bâti et peuplé par la force d'un ukase, entretient le pays dans un état artificiel et pour ainsi dire apoplectique. L'intérêt d'une saine politique oblige donc le gouvernement à sortir de cet état de gêne

et de lutte intérieure, et la capitale doit être transférée dans le midi, si, comme la politique de Carskoe Selo ne permet pas d'en douter, l'on veut donner à la Russie un développement et une extension conformes à sa tendance et à ses vues. Les charmes d'un ciel du midi, d'un climat favorable à la mollesse et aux plaisirs, ne sont que des considérations secondaires pour la cour de Saint-Pétersbourg, où règnent le luxe et la magnificence. Des besoins d'état se présentent dans cette question à la Russie, et elle ne pourra les négliger plus long-temps impunément.

3° Pétersbourg a été fondé non seulement dans des vues commerciales, mais encore afin de consolider la puissance maritime sans laquelle le commerce d'un grand État ne peut jamais être assuré. C'est cette considération qui a pu uniquement décider Pierre-le-Grand à fixer sa capitale aux confins de l'Empire, dans une position si insalubre, au milieu de terres stériles, si éloignée des fleuves navigables et des canaux qui facilitent le commerce central du pays. Le succès n'a point couronné, jusqu'à présent, les vues de Pierre Ier. Les Russes n'ont point, il est vrai, de rivaux sur la mer Baltique, mais aussi cette mer n'est-elle navigable que pendant six mois de l'année, et ses rives sont resserrées par le continent. Les vaisseaux de guerre de la Russie, souvent inactifs les trois quarts de l'année, sont devenus un fardeau inutile pour le pays. Ils n'ont jamais le libre accès de l'Océan. Les matelots ne peuvent acquérir sur la Baltique de l'habileté et de l'expérience dans les manœuvres. Il faut cependant que la Russie ait une immense étendue d'eau à sa disposition pour qu'elle puisse affermir par ses forces navales ses conquêtes sur le continent. C'était là l'idée fondamentale du testament politique de Pierre-le-Grand.

Ce n'est donc point l'ambition ni un frivole caprice, mais de puissantes et politiques considérations qui forcent chacun des autocrates de la Russie à tenter d'accomplir sur la Méditerranée ce qui n'a pu être fait sur la Baltique.

Tout force donc les czars à porter leur attention exclusive du côté de la Méditerranée. Il existe certainement un certain degré de force dans la position géographique de Constantinople, puisque cette ville, malgré ses longs affaiblissemens et sa décrépitude, a survécu à la ruine de l'empire d'Orient. Constantinople une fois dans les mains du Czar, les provinces centrales et les plus fécondes de la Russie entreraient immédiatement en rapport avec tout l'Orient, et pourraient envoyer les produits de leurs manufactures aux riches foires de ce pays. Les communications avec tout l'Orient deviendraient on ne peut plus aisées; les établissemens mercantiles pourraient être bientôt fondés à Constantinople, Erzerum, Mussol, Bassora, Bagdad, Chiwa, Balek, Bochara et Samarcande. Les Anglais entretinrent un commerce actif et très avantageux avec Bochara et Samarcande jusque vers la moitié du siècle dernier. Mais la Russie a forcé la Compagnie Anglaise à abandonner Astrakhan. Après la prise de Constantinople, la Russie accaparerait donc à elle seule le commerce. Un grand nombre de marchands russes visitent tous les ans le golfe Kuliuk, situé sur les bords méridionaux de la mer Caspienne. C'est de là que les caravanes moscovites se dirigent vers Chiwa et à Bochara en traversant la Turcomanie.

M. Gamba, consul russe, a soutenu que la prépondérance du commerce anglais est nuisible à toute l'Europe, et qu'une branche notable du commerce asiatique reprendra son ancienne voie de communication qui est plus courte et plus avantageuse, dès que la compagnie anglaise sera dépouillée de son influence.

Qui ne comprend enfin que le port de Constantinople, devenu le port de la capitale du Czar, deviendrait en peu de temps la plus forte et la plus puissante des forteresses maritimes ? Les forêts de l'Asie Mineure, dont les chênes sont préférés à ceux de l'Angleterre; le fer du Caucase, le chanvre de Synope et de Trébizonde, si estimé pour sa longueur et sa force, approvisionneraient en peu de temps

les manufactures et les vaisseaux des descendans de Pierre Ier. La main d'œuvre est bien moins chère sur les bords de la mer Noire que dans tout le reste de l'Europe. L'introduction des machines à vapeur, l'acquisition des matelots grecs et russes, doués par la nature d'une si grande intelligence, et des officiers distingués de l'Amérique du Nord, car les États-Unis salueraient avec empressement et la joie dans le cœur l'apparition, dans la vieille Europe, d'une nouvelle puissance maritime : telle est l'esquisse, incomplète encore, d'un avenir, peut-être très prochain, et auquel, après tout ce que la Russie a fait depuis cinquante ans, il est sans doute plus commode que prudent et sûr de ne pas ajouter foi.

Celui qui, avant Pierre-le-Grand, au temps d'Ivan Wasilewicz, eût prédit une Russie telle qu'elle est aujourd'hui, celui-là eût été incontestablement traité de fou, de visionnaire; et cependant, il y a une bien plus grande distance entre la Moscovie de ces temps reculés et la Russie d'aujourd'hui, que de la Russie actuelle à celle qui peut, qui doit exister nécessairement, à moins que cette puissance gigantesque ne succombe sous son propre poids.

Le cabinet de Saint-Pétersbourg sent très bien que, pour son propre salut, il lui faut constamment étourdir les sujets du Czar par de nouvelles conquêtes; aussi tout ce qui approche, tout ce qui entoure la Russie doit être nécessairement englouti par elle.

Que l'on donne à cette terrible avidité politique le nom d'instinct, qui est propre à tout colosse, à toute grande puissance, ou celui de régime convenable à des sauvages, il n'en est pas moins vrai que rien n'occupe plus vivement l'imagination de l'absolutisme du Nord, que ce beau ciel du Midi, que ce délicieux climat de l'Orient, que ces magnifiques souvenirs d'une gloire aujourd'hui perdue, et surtout la possession de la Méditerranée : « Cet empire, dit Bonald, en parlant de la Russie, placé sur les con-« fins de l'Europe et de l'Asie, pèse à la fois sur toutes les

« deux; et depuis les Romains, aucune puissance n'a mon-« tré une plus grande force d'expansion. Il en est ainsi de « tout état où le gouvernement est éclairé et le peuple bar-« bare, et qui réunit l'extrême habileté du moteur à l'ex-« trême docilité de l'instrument. » C'est en effet une puissance composée de deux élémens uniques, c'est-à-dire la force matérielle, et ce qui imprime le mouvement à cette force. La Russie n'est point une nation; c'est, si l'on peut parler ainsi, une matière gouvernable: ce n'est pas non plus une société, mais un instrument. L'état de richesse immense ou de complète pauvreté pousse généralement aux entreprises les plus hasardeuses. Or, en classant la Russie dans la seconde catégorie, il ne peut se présenter rien de difficile pour les Czars du nord. Ils ont fait, jusqu'à présent, le métier de brigands des continens d'Europe et d'Asie; il faut maintenant que, pour ne pas perdre ce qu'ils ont acquis, l'un d'eux devienne tôt ou tard le forban des mers (1).

BEAUX-ARTS.

DE L'ART CHEZ LES SLAVES

JUSQU'À L'INTRODUCTION DU CHRISTIANISME.

Dès l'antiquité la plus reculée, les Slaves nous apparaissent non comme des tribus barbares et nomades, mais

(1) Cet article est emprunté au livre de M. Mocnacki, intitulé : *Histoire de la Révolution polonaise*, dont le premier volume vient de paraître et dont nous rendrons compte dans un de nos prochains numéros.

668

comme un peuple paisible, pasteur et agricole. Attaqués sans cesse par leurs voisins, ils se réfugiaient dans des contrées agrestes et inaccessibles, au milieu des forêts et des marais. C'est d'eux que parle au sixième siècle l'évêque goth Jornandés, en citant le passage suivant du douzième livre de Cassiodore, livre aujourd'hui perdu :

« La Dacie est protégée par des montagnes, au nord desquelles est un immense territoire qui s'étend depuis les sources de la Vistule jusqu'à la mer. Ce territoire est habité par la nombreuse race des Vinides. Quoique le nom de ces tribus varie selon les lieux, on les nomme généralement Slaves ou Andes. Ils vivent au milieu des bois et des marécages. » A cette époque d'une vie de simplicité primordiale et de luttes continuelles, il est difficile de trouver chez les Slaves quelques traces de beaux arts, car le culte même de *Peroun*, le maître du ciel et de la terre, se célébrait chez eux non dans de beaux édifices, mais consistait en quelques sacrifices faits sur de simples autels de pierres. Quelquefois les prêtres sacrificateurs, pour donner une imposante idée de leurs Dieux, élevaient un autel colossal, à l'aide de pierres amoncelées; et cet autel, ressemblant à un rocher de forme régulière et bravant l'injure des siècles, paraissait avoir une origine surnaturelle. Procope, écrivant sous Justinien, vers l'an 562, parle ainsi des mêmes peuples : « Les Slaves et les Vinides habitent des cabanes chétives et solitaires. Ils combattent pour la plupart à pied, presque nus, armés seulement d'un petit bouclier et d'une lance. Ils parlent tous une même langue qui n'est qu'un dialecte grossier et barbare ; ils sont tous grands et forts, ils mènent une vie dure comme les Massagètes, et leur caractère n'est ni méchant ni perfide. » M. Worbs, dans son voyage aux montagnes de la Silésie, a vu des traces de pareils autels sur le sommet du mont Kynast, près de Warbrunn, célèbre par ses eaux thermales. C'est à cette époque qu'appartiennent aussi les nombreuses buttes tumulaires élevées par les Slaves à la mémoire de leurs bienfaiteurs et de leurs

chefs. Les monumens les plus connus en ce genre se trouvent près de Cracovie à Mogila (Clara tumba), à l'embouchure de la rivière Dlubnia. On voit aux mêmes lieux la butte appelée tombeau de Vanda, une autre sur la montagne Lasota, la butte de Cracus, près de Podgorze, et une autre consacrée à la mémoire du même chef, près du village de Krakuszowice, non loin de Bochnia en Gallicie. En Ukraine, sur les bords de la rivière Sluchnia, on trouve deux tombeaux fort remarquables, appelés Pérypiata et Perypiatycha. En Grande Pologne, près de Thorn et de Dobrzyn, on voit un grand nombre de tombeaux qu'on nomme zale, ce qui signifie regrets ou plaintes; ils sont communément entourés d'une enceinte de pierres et renferment quelquefois des urnes funéraires.

Dès que les migrations des peuples de l'Asie vers l'Europe vinrent à cesser, les Slaves se réunirent en bourgades et en villes qui, bientôt, grace aux mœurs douces et hospitalières de ce peuple, attirèrent de nombreux étrangers, et le commerce commença à fleurir. Sous Charlemagne, nous voyons des employés destinés spécialement à surveiller et faciliter ces relations mercantiles entre l'Allemagne et le pays des Slaves. Bientôt on vit chez ces derniers s'élever des édifices consacrés au culte des idoles, et quelques ornemens grossiers se firent remarquer sur les temples et les vases sacrés. La principale ville des Slaves était Vineta. Voici la description qu'en donne le chroniqueur Helmold : « A l'embouchure de l'Oder dans la Baltique, se trouvait la fameuse cité appelée Vineta qui était un des ports les plus renommés pour le commerce. On raconte des merveilles touchant cette ville, et on prétend qu'elle surpassait en richesse toutes les cités contemporaines de l'Europe. On y voyait des marchandises de divers pays ; on y vivait dans l'abondance de toutes choses. Le roi de Danemark, à la tête d'une grande flotte, détruisit cette ville vers l'an 1044, mais aujourd'hui encore, c'est-à-dire au douzième siècle, nous voyons les ruines de cette antique cité. » Rako-

wiecki ajoute que ces ruines envahies par la mer ont été récemment découvertes par les Hollandais en 1771, et offrent des débris qui attestent la grandeur et la puissance de la cité. — Kiow, au temps de Dittmar (de Mersebourg), était une grande ville qui comptait huit marchés et quatre cents temples. Adam de Brême, en 1076, considère cette ville comme le joyau des peuples slaves et une seconde Byzance. Nowogrod, depuis les époques les plus reculées, est cité comme un immense entrepôt commercial chez les Slaves septentrionaux. Les marchandises y arrivaient de la Baltique et de la mer Noire, les Scandinaves venaient y acheter les riches produits de la Grèce. Sous les princes Varègues encore païens, Nowogrod possédait déjà de vastes territoires, entretenait des armées et faisait un commerce très étendu. On peut citer encore parmi les villes les plus importantes alors chez les Slaves : Arcone dans l'île de Rugen, Retra, Domin, Volgast, Stettin, Cracovie, Kalisch, Guiezno, Kruschwica, et toutes ces villes possédaient des temples, à l'ornement desquels on employait les richesses et tout l'art qu'ils connaissaient alors. Il ne sera donc pas inutile de jeter un coup d'œil sur les objets du culte chez les Slaves, tels que nous les ont transmis les traditions les plus vraisemblables.

Selon Procope, toutes les tribus slaves adoraient Perun ou Perkun, souverain du ciel et de la terre, dieu de la paix et de la guerre. L'idole qui représentait ce dieu était de bois ; elle avait une tête d'argent, des moustaches d'or, des pieds de fer, et tenait à la main une pierre en guise de foudre. Nestor dit qu'une semblable idole se trouvait à Nowogrod, sur la rivière Wolchow, et à Kiow sur le Dniéper. Une des plus anciennes divinités, Swiatowid, recevait un culte particulier dans l'île de Rugen ; non seulement de nombreuses races de Slaves venaient visiter le temple fameux de ce dieu dans la ville d'Arcone, mais encore les rois de Danemarck, déjà chrétiens, et d'autres princes, lui envoyaient de riches offrandes. La statue de

Swiatowid était de bois, de grandeur colossale, et surmontée de quatre têtes sans barbe, coiffées à la manière des habitans de l'île de Rugen. Elle portait de riches vêtemens, et tenait dans sa main gauche un arc, et dans sa droite une corne remplie de vin. On voyait à ses côtés un mors, une selle et un sabre dont la poignée et le fourreau étaient d'argent. Cette divinité était si chère aux Slaves, qu'après l'introduction du christianisme il fut très long-temps difficile de leur en faire perdre le souvenir. Les Slaves, qui se firent toujours remarquer par leur hospitalité, adoraient en Radagast, le dieu présidant à l'exercice de cette vertu. L'idole la plus connue de ce dieu se trouvait dans la ville de Retra ; elle avait une tête de lion, sur laquelle était assise une oie, et une hache était dans ses mains; sa poitrine était ornée d'une tête de buffle. La montagne Radhost, en Moravie, était consacrée à son culte. Les Vagriens, dans le présent duché de Holstein, adoraient Prove, dieu de la justice. L'idole représentait un vieillard revêtu d'une robe à plis, portant une chaîne sur sa poitrine, et tenant un couteau dans sa main. Le sanctuaire, élevé au milieu de chênes séculaires entourés d'une enceinte en bois, à deux portes, était habité par le grand-prêtre ; on y offrait des sacrifices, on y prononçait des jugemens souverains; les condamnés à mort trouvaient, suivant Karamsin, un refuge dans ce sanctuaire. Dans la vie de saint Othon, nous trouvons la description suivante des temples de Stettin : « Il y avait dans cette ville (Stettin) quatre temples, dont l'un était d'une architecture fort remarquable; l'intérieur ainsi que l'extérieur étaient ornés de nombreux bas-reliefs représentans des hommes, des oiseaux et des quadrupèdes imités avec tant d'art, qu'ils semblaient vivre et respirer. L'action du soleil, ni les pluies, ni le mauvais temps, ne pouvaient ternir les couleurs dont étaient peints les murs extérieurs. Les Stettiniens, suivant un antique usage, déposaient dans ce temple la dîme du butin pris sur l'ennemi, ainsi que toutes les armes conquises sur les champs de ba-

taille. On y voyait des coupes d'or et d'argent, de grandes cornes de buffles, montées en or et enrichies de pierres précieuses, dont on se servait pour les libations et pour la musique sacrée. On y voyait en outre des lances, des poignards et d'autres armes qui se faisaient remarquer par le fini de leur travail. » Ici le biographe de saint Othon observe que les Stettiniens, après avoir embrassé le christianisme, craignirent que le clergé ne s'emparât des richesses de leurs temples; mais leurs craintes furent bientôt dissipées, car le prélat qui leur fut envoyé se contenta d'asperger ces riches objets avec de l'eau bénite, puis les distribua aux habitans, ne se réservant qu'une seule idole à trois têtes qu'il envoya à Rome. Dans deux autres temples, on ne voyait que des bancs et des tables, car les Slaves avaient coutume de tenir, dans ces lieux, certaines assemblées politiques.

Le temple de Swiatowid, à Arcone, était en bois, d'une belle construction, et enrichi d'un grand nombre de peintures et de sculptures. Il était entouré d'une enceinte à une seule porte, et l'espace qui les séparait était couvert par des tapis d'écarlate tendus sur des piliers (1). Le temple de Retra, aussi en bois, était célèbre par le grand nombre d'idoles qu'il possédait. Quelques unes d'entre elles étaient revêtues de casques et d'armures. Ce temple, construit, selon le traducteur allemand de la chronique de Helmold, sur des piliers qui avaient la forme de cornes d'animaux, s'élevait au milieu d'une sombre forêt, dont une avenue conduisait à la mer. C'est à ce temple qu'appartenaient les soixante-douze idoles en argent trouvées à Prittwitz en 1687, et sur lesquelles on trouve les plus amples détails dans le Voyage en Basse-Saxe, du comte Jean Potocki.

Gnèsne, la plus ancienne ville vraiment polonaise, possédait aussi un temple remarquable, où l'on adorait Nïa, divinité des morts. Jadis les pélerins se rendaient en foule

(1) *Sax. Gramm. Hist. Dan.*, liv. XIV, p. 319.

à ce temple, sur l'emplacement duquel s'élève aujourd'hui l'église cathédrale.

Tel était le culte que les Slaves rendaient à leurs idoles, qu'on vit ces peuples emporter leurs images au milieu des combats, et s'en servir comme de signe de ralliement. On lit dans Dittmar de Mersebourg, que, chez les Tutiques, celui qui avait involontairement atteint d'une pierre l'idole qu'on portait sur un drapeau, était condamné à une amende considérable.

Les Slaves faisaient aussi leurs délices de la musique. Ils connaissaient six sortes d'instrumens. Le premier, *rogek,* espèce de petit cor; le second, appelé *duda* ou *wolynka,* cornemuse, faite de peau de chèvre; le troisième, *dudka,* sorte de flûte, dont les gens du peuple se servent encore aujourd'hui en Volhynie et en Ukraine; le quatrième, appelé *hudok,* ressemblait à un violon à trois cordes; le cinquième, *bandura,* espèce de lyre selon Rakowiecki; le sixième enfin s'appelait *gensl* ou *gusl,* et était le plus universellement répandu. Les joueurs de la gusl jouissaient d'une estime particulière; on attribuait aux sons de cet instrument des influences surnaturelles; aussi les expressions *gusla*, *guslarz,* signifient-elles dans tous les dialectes slaves charme, magie, enchanteur, magicien. Le passage suivant d'un historien byzantin du sixième siècle donne d'intéressans détails sur ces musiciens slaves : « Les Grecs firent prisonniers trois étrangers, qui, au lieu d'armes, n'avaient qu'une espèce de lyre. L'empereur leur demanda ce qu'ils étaient. Ils répondirent nous sommes des Slaves, nous habitons le pays à l'occident de la mer occidentale (la Baltique). Le Han des Avares envoya des présens à nos chefs, leur demandant des troupes contre les Grecs. Nos chefs s'excusèrent par notre organe sur la distance des lieux. Le Han nous retint contre toute foi et justice; et comme on nous vantait les richesses et la générosité des Grecs, nous parvînmes en Thrace. Nous ne nous servons pas d'armes; nous jouons seulement de nos gensl. L'empe-

reur admira la douceur, la haute stature, et la force prodigieuse de ces étrangers. Il les fit bien traiter, et leur donna les moyens de regagner leur patrie. »

Le goût des Slaves pour la musique ne permet pas de douter qu'ils cultivaient aussi la poésie. Il reste des traditions et des fragmens de différens chants consacrés aux cérémonies des fiançailles, des fêtes et des obsèques. Mais, le seul monument de poésie de cette époque qui conserve quelque étendue est le célèbre manuscrit de Konigshoff en Bohème (Krolodwor), qui fut découvert en 1819, dans la tour de l'église, par le professeur Hanka de Prague. Le manuscrit paraît être de la fin du treizième siècle, mais les poésies qu'il renferme portent le cachet d'une époque antérieure à l'introduction du Christianisme. Voici une traduction abrégée des 254 vers du principal poème : « L'intrépide Zaboy, saisi de douleur à l'aspect de la destruction des dieux, monte sur un rocher élevé, gémit comme une colombe, et bientôt s'élançant comme un cerf, il parcourt les vallées et les bois, pour pousser à l'insurrection les plus puissans chefs du pays. Le troisième jour les chefs se réunissent au fond d'une noire forêt, au clair de la lune. Zaboy les conduit dans une gorge profonde, et là leur raconte, les larmes aux yeux, comment l'étranger les a dépouillés de leur patrimoine ; comment il leur a ordonné en une langue étrangère de n'avoir désormais qu'une seule femme. L'étranger a chassé de la forêt tous les éperviers ; il a ordonné de reconnaître de nouvelles divinités, et défend de se prosterner devant l'autel des divinités de leurs aïeux. Il n'est plus permis de leur apporter à manger aux heures du crépuscule, comme c'était l'usage de nos pères; on fait tomber les arbres sacrés, on brise les images des divinités. » Ici Slawoy interrompt l'orateur : « Ah ! Zaboy, dit-il, tu charmes le cœur, et tes chants dissipent notre douleur amère. Comme Lumir, qui charmait par les sons délicieux de sa voix Wyshogrod et toutes les terres environnantes, tu nous ravis tous par tes paroles. Les Dieux ai-

ment l'habile poète, ils t'ont inspiré pour nous encourager à marcher à l'ennemi. » Zaboy termine son discours en poussant ses compatriotes à se venger. Tous jurent de se lever contre l'étranger, et se séparent avant l'aube matinale. Le quatrième jour les insurgés se réunissent de nouveau au milieu de la nuit dans la forêt ; Zaboy les conduit vers la montagne bleue, et le combat s'engage. Le sang inonde bientôt les guerriers et la plaine ; un grand nombre de combattans ont mordu la poussière. Le soleil allait se coucher, et des deux côtés on se battait avec des chances égales. Enfin, Zaboy s'écrie en apercevant Ludek, le chef ennemi : O démon ! combien de temps boiras-tu encore de notre sang? A ces mots il saisit son marteau de guerre, et le lance sur lui avec fureur. Ludek se baisse pour éviter l'arme redoutable ; le marteau siffle, atteint Ludek, fracasse son bouclier et sa poitrine, lui arrache l'ame, vole encore cinq toises plus loin, et va tomber au milieu de ses soldats. Ceux-ci, frappés d'épouvante, reculent. Les guerriers de Zaboy qu'enflamme le succès de leur chef, pressent de plus près leurs ennemis, et la victoire se décide enfin pour eux. C'est alors qu'il se fait un grand carnage. Un grand nombre d'ennemis parvinrent cependant à atteindre l'autre rive du fleuve. Quand on eut posé les armes, Zaboy harangua les siens, fit enterrer les morts, et puis entonnant des hymnes à la louange des dieux protecteurs, il les remercia de la victoire, et leur offrit les armes des vaincus (1). »

(1) Cet article, extrait d'un ouvrage sur les beaux-arts, écrit en polonais, qui sera publié prochainement, nous est communiqué par M. Antoine Oleczinski, si connu par ses belles gravures, intitulées : *Variétés polonaises*.

LITTÉRATURE.

LA MER ENCHANTEE, PAR MISS MARTINEAU.

Miss Harriet Martineau, d'origine française, en proie à des souffrances physiques, et affligée d'une surdité complète, cherchait dans les ressources de l'esprit, des consolations et des soulagemens à ses maux. Ses premiers écrits furent consacrés à la religion et à l'éducation; mais plus tard, en 1831, lors de la destruction des machines à vapeur, qui eut lieu à Manchester, elle publia deux contes: *The Rioters* (les Révoltés) et *The Turn out* (le Renvoi des Ouvriers), sans se douter qu'elle traitait un sujet d'économie politique. Eclairée bientôt par la lecture des ouvrages de Mad. Marcel sur le même sujet, miss Harriet se livra à une étude plus approfondie de cette science, et conçut le projet d'exposer, un à un, tous les principes fondamentaux de l'économie politique, en les appuyant sur des exemples puisés dans les événemens ordinaires de la vie humaine. C'est ainsi qu'elle a déjà publié trente contes, qui ont eu plusieurs éditions, et qui ont été traduits en plusieurs langues étrangères.

La plupart de ces contes offrent une lecture instructive et attachante; nous avons surtout porté notre attention sur celui où l'auteur décrit les malheurs de la Pologne. Aussi c'est uniquement de ce conte que nous nous proposons de parler. Nous pensons, néanmoins, que ce sera donner en même temps une idée de l'ouvrage entier; car la même méthode se retrouve partout. En tête de chaque conte, est un rapide exposé des principes de l'auteur: principes qui se développent ensuite dans un récit, tantôt gai, tantôt triste, des événemens arrivés en Angleterre, en Afrique,

en Amérique ou en Asie. Les contes de miss Martineau, sont, pour ainsi parler, le corps ou l'habit dont se revêt la pensée principale qui y domine.

Le conte intitulé la *Mer enchantée*, qui était l'objet principal de notre curiosité, nous présenta dans son début quelque chose d'énigmatique. La pensée principale et dominante de ce conte, est *de prouver, par des exemples, que le commerce primitif, celui de l'échange des objets en nature, a beaucoup d'inconvéniens, et qu'à cet effet, il n'existe point de meilleur auxiliaire que les espèces en or et en argent.* Ni le titre ni la pensée dominante ne nous paraissaient de nature à pouvoir présenter une analogie quelconque avec les malheurs de notre patrie. Aussi avons-nous été agréablement surpris en y lisant ce qui suit :

« Un détachement de prisonniers polonais, victimes de la dernière révolution, arrive dans le gouvernement d'Irkoutsk sur les bords du lac qui porte le nom de *Mer enchantée*, à cause des phénomènes que présentent souvent ses eaux, et que les paysans attribuent à la présence des esprits.

Parmi ces prisonniers, les uns sont destinés à travailler dans les mines de Nertchinsk ; d'autres doivent être attachés au sol en qualité de serfs, partout où il plairait au gouverneur de l'Irkoutsk. Dans la troupe d'exilés, qui n'est pas nombreuse, on remarque principalement la famille d'Owsin : le mari, sa femme, leur fils et leur fille ; un jeune homme, Ernest, à l'ame noble ; le cupide *André*, avec sa petite fille *Clara*, ainsi que le jeune étourdi *Paul*, en font également partie. Un malheur plus grand encore, s'il est possible, que la perte de la patrie et l'exil, afflige la famille d'Owsin : c'est la haine de la sœur contre le frère. Déjà avant la révolution, Sophia avait été fiancée à Cyprian, qu'elle aimait avec passion ; la révolution et la guerre avaient empêché leur union, bien que Cyprian n'y eût point pris part. Le frère de Sophia, Taddéus, montra plus de dévouement à sa patrie, et quand Varsovie fut tombée

au pouvoir des Russes, prévoyant que le service dans les armées du Czar était son sort inévitable, il préféra (ce qui était commun alors) se mutiler de manière à se rendre incapable de servir. Les Russes vinrent le chercher, et apprenant son terrible stratagème, ils emmenèrent toute sa famille en Sibérie ; mais pour que l'armée ne fût pas privée d'une de leurs victimes, et forcés de compléter le nombre des recrues qu'ils devaient lever en Pologne, ils se saisirent de Cyprian, comme étant presque déjà un membre de la famille. Avant donc qu'on pût tenter aucunes prières, Cyprian fut entraîné, en place du fils, à la suite d'un régiment dans l'intérieur de la Russie.

Dès lors, Sophia, qu'on avait toujours vue gaie et aimable, sembla avoir perdu tout-à-fait la faculté d'aimer, et ne respira plus que la haine : les paroles douces et consolantes de la meilleure des mères se brisent contre son cœur : la Sibérie et la patrie lui deviennent également indifférentes. — Tous ses compagnons de malheur, aussi bien que ses parens, se familiarisent peu à peu avec leur triste sort ; le père et le fils travaillent dans les mines, la mère s'occupe du chétif ménage, Ernest chasse ; la petite Clara montre une étonnante industrie, et Paul se marie avec une des jeunes filles destinées à la colonie naissante. Sophia, toute à ses douleurs, montre la plus complète indifférence. Enfin Ernest, qui dans ses excursions, s'aventure le plus loin possible dans le pays, qui épie tous les transports dans le triste espoir de rencontrer un compatriote ou d'avoir des nouvelles de la malheureuse patrie, reconnaît Cyprian au milieu d'un détachement de soldats, condamnés à rester pour toujours sur la frontière de la Chine. — Accusé d'insubordination, Cyprian subit non seulement la peine commune à tous ses camarades ; mais il subit en outre le supplice du knout ; aussi Ernest a peine à le reconnaître, tant il est changé par la douleur : on eût dit d'un cadavre qui se traîne avec effort. Ernest parvint à force de prières à fléchir le commandant du détachement,

qui consent à ce que Cyprian reste pendant quelques mois dans la colonie ; mais sous condition qu'aussitôt qu'il aura recouvré ses forces, Cyprian rejoindra le premier détachement en marche vers les frontières de la Chine. — Cyprian, muni de ses papiers et de son uniforme, est donc confié à Ernest. Dès que Sophia a aperçu son amant, elle pardonne à son frère et oublie ses chagrins ; mais bientôt Cyprian ayant retrouvé ses forces, doit rejoindre son détachement. La famille d'Owsin en est au désespoir. Tout à coup Ernest disparaît pendant la nuit avec l'uniforme et les papiers de Cyprian : le généreux jeune homme s'est livré au bourreau en place de son heureux ami. — L'union de Cyprian et de Sophia, sur les bords de la Mer enchantée, et la mort d'André, qui succombe victime de sa propre cupidité, terminent le récit. »

Ce conte, assez intéressant en apparence, offre peu de plaisir à la lecture. L'exposé des principes d'économie politique, que nous n'osons discuter ici, paraît un peu forcé, et refroidit l'intérêt général ; pour nous, Polonais, malgré les meilleures intentions de l'auteur, ce conte éveille plus de sentimens pénibles qu'agréables ; du moins c'est ce que nous avons éprouvé.

Et d'abord, il est difficile de se défendre d'une sensation douloureuse à l'idée qu'un si long espace de temps se soit déjà écoulé depuis l'accomplissement de nos malheurs... Nous voudrions nous faire illusion, nous voudrions croire que c'est hier à peine que Varsovie est tombée au pouvoir des Russes ; et tout à coup nous apprenons que nos frères blessés à la prise de Varsovie sont déjà tout-à-fait établis en Sibérie, qu'ils y sont mariés, qu'ils sont le sujet de contes en Angleterre, et que ces contes sont traduits en France !..

D'un autre côté, l'esprit se révolte, et un froid douloureux serre le cœur, quand nous voyons de quelle manière nos amis mêmes s'occupent de nous. Tant d'infortunes, tant de sang versé, tant de vertus, tant de sacrifices de ces

mêmes richesses, n'ont été employés qu'à développer les principes économiques sur les avantages de la monnaie en espèces sonnantes !

Enfin, les détails de ce conte, qui seuls pouvaient peindre encore le caractère national polonais, sont complétement inexacts, malgré la vive sympathie de l'auteur pour nos infortunes, et son aversion prononcée contre nos ennemis. En vain y chercherait-on une idée du caractère et des mœurs polonais; on n'y retrouve rien de national, pas même les noms. Dans un pareil récit il aurait fallu représenter des *personnages-modèles* qui eussent pu faire honneur à la nation. Le seul Ernest et la mère de Sophia, Lénore, répondent à ce but; le reste y est directement opposé ou complétement insignifiant. Sophia a un caractère repoussant, il serait difficile de trouver en Pologne une femme capable d'aimer avec passion un homme qui n'était pas du nombre des défenseurs de la patrie. Quelle femme en Pologne eût osé prononcer ce double blasphême : *je ne prie jamais... je n'ai ni sentimens religieux ni patriotisme*. Et puis, quel Polonais bien élevé se fût décidé à se marier en si peu de temps avec une fille presque sauvage, comme fait Paul, et cela uniquement, selon ses propres aveux, pour avoir un meilleur dîner et une chaumière mieux chauffée ? quel père chez nous serait capable de traiter sa propre fille comme André traite la petite Claire, qu'il emploie aux travaux les plus pénibles, qu'il expose aux plus grands dangers ? et cette dégradante cupidité dont il est enfin victime, combien tout cela ressemble peu au caractère polonais ! Certes, il existe parmi nous des avares et des égoïstes, comme il existe parmi les Français et en tout pays des hommes sans honneur et sans courage ; mais que dirait-on de celui qui, pour donner une idée du caractère français, s'aviserait de représenter un lâche ou un infame ?

Une connaissance vague et incomplète de notre pays perce également dans toute la narration. Tout le monde est

de Varsovie, tout le monde ne parle que de Varsovie et de ses tours, comme si Varsovie représentait la Pologne; tandis que d'autres détails font croire au contraire que les exilés appartiennent aux provinces anciennement conquises. Il n'y a pas plus de vérité dans l'usage prétendu des Polonais, de désigner leur patrie par les noms de patrimoine, d'héritage, pas plus que dans ce que l'auteur donne pour le chant national conçu en ces termes : « Notre Pologne est en deuil, mais elle ne périra pas. Le feu de ses camps brille encore, le secours est proche. Son aigle inquiète erre de rivage en rivage, jusqu'à ce que les nations, se levant tout d'un coup, mettent un terme à ses larmes. » On remarque en outre dans le texte plusieurs autres détails qui, pour être très intéressans comme composition, n'en sont pas moins très inexacts comme faits; et à côté de si grandes et belles vérités que nous fournit l'histoire, les inventions paraissent tout-à-fait mesquines.

Mais nous serions injustes envers l'auteur anglais, si nous devions borner là nos considérations sur son ouvrage. Il s'y trouve des passages remarquables qui font oublier les fautes que nous avons signalées. Voici le tableau de l'arrivée des exilés en Sibérie : au moment où le détachement des exilés touchait au terme de son voyage, l'officier russe qui commandait, leur adressa l'allocution suivante : « Ici, vous autres esclaves, que je vous entende rendre grâce à l'empereur pour vous avoir envoyés ici où l'herbe croît sous vos pas, au lieu de vous avoir confinés au Kamtschatka. — Pour toute réponse les exilés entonnèrent leur chant national. — Misérables, s'écria le Russe, comment osez-vous abuser ainsi de la clémence de l'empereur? Est-ce que vos voix ne se tairont jamais? — Jamais, répondit un jeune Polonais; à en juger par l'aspect des lieux où nous allons, il doit y avoir dans ces montagnes assez d'échos pour répéter nos chants du soir au matin et du matin au soir. Quand nous traversions des steppes incultes, nos voix se perdaient dans l'espace; mais ici, parmi ces montagnes, les plaintes de la Pologne ne mourront pas. »

La situation d'Ernest est touchante, lorsqu'après avoir reçu l'ordre de se marier, il se livre à ses accablantes rêveries : « La providence, s'écria-t-il, y en a-t-il une ou non ? où se cache-t-elle en ce moment ? Et bientôt il se reprocha ce doute. L'homme ! pourquoi est-il destiné à vivre avec l'homme, à lui obéir ? La vie ! qu'est-elle sur les genoux de ma mère, au collége, sur les champs de bataille, et tout cela pour en venir là. Ma patrie avec sa civilisation et son luxe, Varsovie qui m'était si chère, ses rues peuplées comme autrefois, et ne résonnant pas comme aujourd'hui de cris de douleur ; la brave armée polonaise sortant par toutes ses portes ; et mon brave régiment se portant toujours le premier en avant, animé d'un héroïsme solennel, et puis revenant triste et mutilé, quand toute espérance eût été perdue ; et mes propres paroles auxquelles on fit alors si peu d'attention : « Camarades, tout est fini ; laissez-moi à mon sort. » — Toutes ces pensées et mille autres semblables fondaient à la fois sur son esprit troublé, presque aussi rapidement qu'une vie tout entière se retrace à l'esprit de l'homme qui se noie ; et à mesure que chacune de ces images venait l'assiéger, il s'écriait : « Et tout cela pour en venir là. » Et puis il lutta contre ses souvenirs ; il essaya de se réconcilier avec sa position, lui esclave, le serf de son ennemi, et quoique au fond d'un désert, surveillé de loin par les yeux de la méchanceté triomphante. Comme si en ce moment Nicolas eût pu, de Pétersbourg, voir Ernest dans sa retraite, il se releva et se rendit maître de son émotion. Mais bientôt le souvenir de sa patrie plus puissant sur son ame que toute autre considération, l'abattit de nouveau ; il laissa retomber sa tête sur sa poitrine, et la lutte recommença. »

Plus loin, quand Paul explique les raisons qui l'ont déterminé à se marier, le dialogue suivant s'établit entre les deux amis : « Mais quand nous retournerons à Varsovie, que ferez-vous, Paul, de votre femme ? — Mais, mon cher ami, pensez-vous que nous pourrons y retourner ?

— J'y pense, je l'espère ! et si vous ne voulez mourir ici de ma main, ne dites pas un mot contre cet espoir ! Croyez-vous que je veuille vivre ici ! ici, au milieu des forêts, enterré dans la neige, pétrifié dans la glace ! tandis que le tyran me contemple luttant et m'agitant dans ses filets, et qu'il en rit, le lâche ! non, je veux retourner à Varsovie; et j'y retournerai. — Mais comment, dites-moi comment? —Comment? pas à pas, si je vis; d'un seul coup, si je meurs. Oh ! si la providence voulait que je mourusse dans ces déserts, je lui arracherais ce que je n'ai pas encore pu en obtenir. J'ouvrirais dans ces solitudes un volcan qui fondrait toutes les neiges entre ce lac et la rivière qui baigne Varsovie. En une seule nuit j'ouvrirais un chemin souterrain à travers tous ces steppes, et le lendemain matin tous les Polonais marcheraient déjà sur Pétersbourg. — Allons, allons, assez sur ce sujet; il faut que je prenne soin de vous une fois, cher Ernest, et que je vous rappelle à la raison. Si je vous laissais faire, vous me prendriez bientôt pour Nicolas, et me lâcheriez un coup de fusil, comme vous le feriez à lui ou à l'animal qui lui ressemble le plus, une hyène. »

La conversation suivante, qui s'établit entre la mère et la fille à l'occasion des préparatifs d'une chasse à l'ours, bien qu'elle soit peu naturelle, est empreinte d'une énergie peu commune.

« Je n'aimerais pas trop, dit Lénore, l'idée d'une chasse à l'ours, tant que nous n'aurons pas de meilleurs fusils. C'est une chose effrayante que de manquer son coup, quand on est à portée des griffes d'un ours.

— « La Pologne l'a éprouvé, dit Sophia d'un air sombre. C'est un terrible embrassement que celui que donne alors le monstre; mais il en est qui trouvent le moyen de lui plonger un couteau dans le cœur, en ce moment critique.

— « Mon enfant, dit sa mère tristement, pourquoi vos pensées sont-elles toujours tournées vers la vengeance? Pourquoi...

— « La vengeance ! s'écria Sophia avec emportement. Non, non, ma mère ; ce serait folie à nous de songer à la vengeance. Si j'avais été soldat, si j'avais prêté ce faux serment d'obéissance qu'on a arraché de force aux nouvelles recrues polonaises, j'aurais pu songer à la vengeance; alors j'aurais traversé les forêts, j'aurais rampé à travers les broussailles, j'aurais traversé l'eau à gué, à la nage, je me serais frayé un chemin jusqu'au palais du Czar, comme Satam s'en est frayé un jusque dans l'Eden ; j'aurais voulu m'en frayer un jusqu'au sang de son cœur.... Mais une femme dans la Sibérie orientale ne peut pas faire tout cela et ne doit pas songer à la vengeance. Cependant la haine nous reste, ma mère ; les femmes et les esclaves peuvent haïr. »

Le tableau de l'*ordre* qui règne à Varsovie est d'une vigueur fort remarquable.

« Comment, demanda Ernest, les nôtres sont-ils enlevés de Varsovie ?

— « Personne n'en sait rien, répondit Cyprian. Ceux qui m'en ont parlé savent seulement qu'on voit nos amis entrer le soir dans leur propre maison, et que le lendemain ils n'y sont plus. On sait que quelques uns ont été appelés sous quelque prétexte, à la porte de la rue, et qu'ils ne sont plus rentrés dans leur maison où on les attendait. Alors on pleure en silence pendant les heures de la nuit, et quand la douleur est trop bruyante, on se renferme pour s'y livrer, dans les pièces les plus reculées de l'habitation, d'où l'on ne puisse rien entendre au dehors. C'est ainsi que l'ordre règne à Varsovie.

— « Sont-ce là toutes les consolations que je porterai à nos amis ? demanda Ernest d'une voix sombre.

— « Non ; il y a encore quelque chose de plus. Dites à ceux d'entre eux qui sont pères, qu'ils n'est pas craindre que leurs enfans deviennent jamais des traitres comme eux. Le Czar les prend sous sa protection paternelle, il leur enseigne , avant toutes choses, la fidélité à sa personne.

— « Et leurs mères ?

— « On les appelle à se réjouir de ce que leurs enfans ne seront jamais exposés aux mêmes périls que leurs pères. On s'étonne fort de leur ingratitude quand elles suivent, en se lamentant, les chariots qui entraînent au loin leurs enfans. »

Mais le passage le plus touchant et où se montre le talent et l'exquise sensibilité de miss Martineau, est sans contredit la prière dite au milieu de la nuit, par les exilés polonais, aux pieds de l'autel dressé sur les bords de la mer enchantée. La voici en entier :

« Dieu ! sillonnés par la foudre des batailles, nous voici à tes pieds, prosternés devant ton trône des neiges; mais, ô notre père, sur cette terre silencieuse, nous ne cherchons ni refuge, ni repos ; nous t'implorons, et nous ne t'implorerons pas en vain, rends-nous notre patrie !

« Tes vents sont enchaînés par la glace à la surface des mers ; ton aigle se cache dans son aire jusqu'à ce que la tempête soit passée, Seigneur ! quand ces vents qui gémissent seront déchaînés, quand l'aigle planera dans la nue, oh ! que ton souffle fonde nos chaînes de glace, et rende aux vents notre étendard polonais !

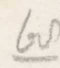
« C'est pour ta cause que nous étions forts, tu ne condamneras pas ta cause à une mort éternelle ! ô Dieu ! notre épreuve a été longue, tu ne voudras pas détruire notre foi chancelante ! Tu entends le murmure de nos douleurs. Oh Dieu ! rends-nous notre patrie. »

VARIÉTÉS.

LES POLONAIS RÉFUGIÉS EN PRUSSE.

Les agens du gouvernement russe ont répandu tant de calomnies sur les Polonais réfugiés sur le territoire prussien, et ces calomnies, auxquelles on donnait un caractère

officiel, ont été si souvent accueillies par les journaux étrangers, que nous croyons de notre devoir de redresser l'opinion publique égarée sur le compte de nos malheureux compatriotes. Les lignes suivantes, dans lesquelles un martyr raconte ses souffrances et celles de ses amis, et dénonce à l'histoire les noms et l'affreuse conduite de leurs bourreaux, seront la meilleure réponse à ces calomnies.



« Le gouvernement prussien, comme on sait, s'efforçait de faire accepter aux soldats polonais l'amnistie illusoire de Nicolas. Le corps des Lithuaniens dont je faisais partie, et qui chercha un refuge en Prusse, fut fractionné, assujetti aux lois militaires du pays, et commandé par des officiers prussiens. Le bruit se répandait que nous allions être livrés à la Russie. Pour dissiper ces craintes on nous éloigna des frontières, et on nous assura que nous ne rentrerions en Pologne que lorsqu'une amnistie générale viendrait mettre un terme à notre exil.

Depuis plusieurs mois nous jouissions en paix de l'hospitalité, lorsque le général Schmidt nous engagea, par plusieurs écrits, à présenter des requêtes au gouverneur général de Wilna, prince Dolgorouki. Peu d'entre nous suivirent ce conseil; devions-nous invoquer la magnanimité de l'empereur? nous apprenions qu'en Pologne le sang des victimes coulait toujours, et que leurs biens allaient grossir le trésor impérial. Alors l'espoir de revoir bientôt notre patrie nous abandonna; nous songeâmes à notre sûreté individuelle, et nous demandâmes au gouvernement prussien la permission de nous rendre en France. Plusieurs l'obtinrent. Nous nous attendions de jour en jour à suivre nos compagnons, lorsqu'une ordonnance du roi, du 25 mai 1832, nous signifia que nous ne pouvions passer en France. C'est ici que commencent nos tourmens et le rôle odieux qu'a joué le général Schmidt. Il fit d'abord amener sous escorte, sur la place d'armes de Kœnisberg, tous les Polonais cantonnés dans les alentours de cette ville; il les classa en trois détachemens, sans tenir compte de la nais-

sance, du grade, de la conduite. On nous sépara encore en plusieurs petits détachemens, et nous reprîmes le chemin de nos quartiers, entourés de baïonnettes et d'une nombreuse cavalerie. Le général Schmidt nous demanda à haute voix si nous voulions retourner dans nos foyers, et comme notre réponse ne le satisfit pas, il donna le signal à ses soldats qui nous accablèrent de coups de bâton pour nous arracher notre ısentement. Nous essuyâı âmes ces mauvais traitemens avefermeté. La captivité, le le désespoir de nos parens et de nos amis à la vue de notre misère et de nos souffrances; le spectacle d'un deuil universel : voilà ce qui nous attendait dans notre pays. Il vaut mieux mourir, disions-nous, et les Prussiens recommençaient alors à nous frapper avec fureur. On eut aussi recours aux sabres et aux baïonnettes, mais nous fûmes inébranlables. Ainsi maltraités nous marchâmes trois jours et trois nuits sans nous arrêter, et les habitans des villes où nous passions avaient pitié de nous, mais n'osaient nous secourir. Enfin le 30 juin nos bourreaux se lassèrent, et nos tourmens eurent enfin un terme : de quelques mille réfugiés que nous étions il n'en restait plus que quatre cents. On nous envoya à Dantzig, on nous enferma dans une forteresse nouvellement construite, et l'on nous traita comme des criminels.

On nous forçait de travailler l'été, l'hiver, et par les temps les plus affreux. Nous n'avions pas un instant de repos. Bien plus, nos travaux devenaient chaque jour plus fatigans et plus pénibles. Nous étions dépourvus de vêtemens, de linge, de chaussure; aussi plusieurs d'entre nous succombèrent. Nous adressâmes une requête au roi, pour le supplier d'adoucir notre captivité. Quelques uns demandèrent la permission de se rendre, sinon en France, seul but de nos désirs, du moins en Angleterre et en Amérique, enfin dans quelque lieu que ce fût, pourvu que les lois nous y donnassent protection. Mais nous n'obtînmes point de réponse favorable, et l'on nous signifia formellement de ne pas importuner le ministère de nos demandes.

Il fallut alors nous résigner, et attendre que la mort vînt nous délivrer de nos chaînes et de nos misères. Ce fut alors que deux jeunes gens estimables, Pierre Czernicki et Samowicz, furent roués de coups et enfermés dans les casemates, au pain et à l'eau, pour avoir osé rappeler qu'ils étaient sous la protection du roi.

Au bout d'une année, nous avions élevé de doubles remparts, réparé les casernes, et fait pour plusieurs années un approvisionnement de bois et de matériaux de toute sorte. Le ministère en témoigna son contentement au commandant du fort, au nom de S. M., accorda à tous nos surveillans, une gratification. Le major From, directeur, reçut 200 talers, le lieutenant 120 t., cinq sergens 20 t., les officiers Osten et Nippa 50 t., deux officiers subalternes, 5 t., et nous, nous ne reçûmes même pas une demi-livre de pain dont nous manquions depuis long-temps. Convaincus alors que rien ne pouvait émouvoir le cœur de nos ennemis, nous allâmes au devant de tout ce qu'on exigeait de nous. On nous fit travailler aux fortifications; on nous fit porter les plus pesans fardeaux; nous ne mangions qu'une fois dans les 24 heures. En été, on nous faisait lever à trois heures du matin; il fallait se trouver à l'appel. Là, on nous partageait notre tâche : les uns se munissaient de pioches, les autres devaient s'atteler à des chariots. Nous travaillions sans relâche jusqu'à 4 heures de l'après midi. Quand nous rentrions aux casernes, on nous distribuait un frugal repas, qui se composait seulement de pommes de terre, de pois ou de gruau cuit à l'eau. A 8 heures avait lieu un autre appel. Là, on donnait à chacun 6 gros de Pologne (moins de 3 sous).

Nos surveillans redoublèrent de sévérité envers nous. Le général Schmidt fut décoré par Nicolas de l'ordre de St-Wladimir, et ses complices reçurent une récompense en argent. Ce fut un grand aiguillon pour ces vils agens d'un despote; aussi leur bassesse et leur servilité s'accrurent. Il ne leur suffisait pas de nous imposer un travail au dessus de nos forces, et de nous traiter avec barbarie, le nombre

des martyrs diminuait trop lentement à leur gré. Ils imaginèrent donc de nous accuser d'un complot, comme si dans notre position nous pouvions nous occuper d'un pareil projet. Alors on redoubla de surveillance, et une compagnie d'infanterie reçut l'ordre de nous garder.

On doubla les sentinelles dans les casernes; on nous défendit de faire un pas hors de notre poste; on poussa la cruauté jusqu'à nous défendre de prononcer une parole : les enfans furent aussi compris dans cette défense : Quand l'un de nous n'avait pas achevé sa tâche, il était condamné à la bastonnade et à six semaines de prison. Nous étions en butte aux traitemens les plus inhumains. Trente d'entre nous tombèrent dangereusement malades, et le jeune Pohowski se pendit de désespoir à la grande porte de la forteresse.

Quelques uns qui avaient tenté de s'échapper furent saisis et livrés aux Russes. Parmi eux se trouvaient Kalinowski (Joseph), du 4e de ligne; Ziemryski (Joseph), du *idem;* Zerniński (Jean), du 5e de ligne; Samulewicz Szarszewicki, sous-officier au 1er de hulans. Nous éprouvâmes de grandes difficultés à faire parvenir des lettres à nos compatriotes émigrés. Le colonel Janowicz en reçut une de moi. C'est à lui que je dois la vie; il nous consolait et nous donnait de l'espoir dans nos malheurs; et, par son influence, il obtint quelque adoucissement à nos maux. Je fus un de ceux que désigna le sort pour être rendu à la liberté. Nous nous embarquâmes sur les bords de la Baltique; et, après un trajet de cinq semaines, nous arrivâmes à Bordeaux, où, après tant de malheurs, nous respirâmes enfin l'air libre du sol français. Nos compagnons qui restèrent en Prusse ne tardèrent pas aussi à s'embarquer, et échappèrent ainsi à la protection du roi de Prusse, dont Dieu veuille préserver tout Polonais. »

UN ÉMISSAIRE RUSSE.

Marcel Szymanski, arrivé à Paris vers la fin de mai dernier, se présenta chez le général Dwernicki, et fit la déclaration suivante :« Je faisais partie de l'expédition polonaise de 1833, et je fus envoyé en Pologne comme émissaire du nonce Lelewel. Dès mon arrivée à Grodno en Lithuanie, je fus découvert, arrêté et conduit à Wilna, où l'on me fit subir un interrogatoire comme à tous les autres émissaires ; ensuite, par ordre de l'empereur, on me conduisit de Wilna à St-Pétersbourg où je fus plongé dans un cachot de la forteresse ; après quelques jours de captivité, l'empereur vint me visiter dans la prison, accompagné du grand-duc Michel : « Ta mort ne nous servirait à rien, me dit Nicolas, et ta vie peut nous être utile ; si tu veux servir fidèlement ton empereur, tu peux prétendre aux plus grandes récompenses ; veux-tu te rendre en France et faire ce qui te sera ordonné ? » Je n'avais garde de refuser une telle proposition qui me sauvait la vie, et je promis tout ce qu'on voulut. L'empereur et le grand-duc Michel sortirent aussitôt après cet entretien.

« Le général Bekendorff, chef de la police secrète, et favori du czar, me donna deux passeports, dont l'un était sous mon véritable nom, l'autre sous le nom de Zepka, et je partis pour la France. Ce dernier passeport devait me servir pendant mon voyage, et porter tous les visas. Je ne devais montrer le premier qu'aux ambassadeurs et consuls de la Russie à l'étranger, afin de prouver l'identité de Zepka et de Szymanski : le général Bekendorff s'était chargé de les prévenir de cette particularité. J'oubliais de dire qu'on me donna 200 ducats en partant.

« Voici en quoi consistait la mission qui me fut donnée. Je devais rendre compte de toutes les démarches des émigrés

polonais, et notamment de celles du prince Czartoryski, du général Dwernicki, et du nonce Lelewel ; je devais m'emparer des papiers secrets du dernier, et les envoyer à Saint-Pétersbourg. Pour parvenir à ce résultat, on m'autorisa à assassiner ou à empoisonner Lelewel, si cela était nécessaire, je devais le suivre à Bruxelles, et me réfugier ensuite à La Haye auprès de l'ambassadeur russe, qui aurait été prévenu de cette affaire. Mes instructions consistaient aussi à pousser les réfugiés polonais à entrer dans les partis qui divisent la France ; à connaître les communications et les relations que ceux-ci peuvent avoir avec leurs familles restées en Pologne ; à m'informer si les émigrés n'avaient pas envoyé quelqu'un des leurs à Saint-Pétersbourg pour y assassiner l'empereur. Je devais prendre les noms des chefs des associations secrètes en Allemagne, et me lier avec eux d'une étroite amitié. Tous mes rapports devaient être adressés au général Bekendorff. » Szymanski promit en outre de faire d'autres révélations importantes ; il déclara que le général Bekendorff avait envoyé en France plusieurs autres émissaires dans le même but. Szymanski, après avoir fait la déclaration qui précède, protesta que ce n'était pas seulement pour sauver sa tête qu'il avait accepté le rôle d'espion, mais aussi pour servir la cause de sa patrie.

Cette déclaration n'inspira aucune confiance, d'autant plus que le nonce Lelewel, dans une lettre écrite au général Dwernicki, le 28 octobre 1833, déclara formellement qu'il n'avait jamais donné une mission ni des instructions à Szymanski ; il se plaignit au contraire de sa conduite pendant son séjour en Allemagne, et l'accusa d'avoir dénoncé, lors de son arrestation, une foule d'honorables citoyens de Lithuanie. Szymanski, interrogé sur ce point par le général Dwernicki, répondit qu'il fut forcé de faire des aveux aux autorités russes pour éviter la torture ; et il ajouta que ces dénonciations lui furent présentées tout écrites, et qu'il ne fit qu'y apposer sa signature.

Le général Dwernicki lui ayant demandé comment il se

faisait qu'il fût le seul de tous les émissaires qui parvînt à sauver ses jours, et à se faire employer dans une mission aussi odieuse, il répliqua : J'étais connu pour un homme fin, adroit, et de quelque instruction; on savait que pendant la dernière guerre de l'insurrection, j'avais pénétré souvent, comme émissaire polonais, dans les camps russes et dans les villes occupées par eux ; que j'avais toujours su éviter d'être reconnu, et que j'avais rempli le but de ma mission. Szymanski promit au général Dwernicki de se rendre chez M. Pozzo-di-Borgo, et de lui donner des détails fidèles concernant ce qui se passerait dans cette audience.

Le général Dwernicki ne crut jamais aux protestations de Szymanski : il jugea même que puisque tous les émissaires qui se rendirent en Pologne en 1833, périrent victimes de leur patriotisme, Szymanski, qui fut seul dérobé au trépas, avait su mériter la confiance et la faveur des Russes, et leur avait donné depuis long-temps sans doute des preuves suffisantes de sa fidélité. Le général se concerta avec plusieurs Polonais, et l'on décida que Szymanski ne méritait nullement l'estime et la confiance de ses compatriotes.

Toute l'émigration polonaise fut aussitôt avertie de se tenir en garde contre les agens moscovites, qui, pour atteindre plus sûrement leur but, prennent le caractère de réfugiés, et on surveilla attentivement les démarches de Szymanski.

Quelque temps après, ce dernier vint dire au général Dwernicki qu'il s'était présenté chez l'ambassadeur russe. M. Pozzo-di-Borgo avait déjà reçu de son gouvernement l'avis de sa prochaine arrivée à Paris. M. Pozzo-di-Borgo lui fit à l'instant compter 400 fr., lui dit qu'il pouvait compter sur 1,200 fr. par mois, et lui recommanda d'employer cet argent à se faire des amis parmi les émigrés, de les interroger adroitement sur leurs projets, et de s'informer des relations qu'ils pouvaient entretenir en Pologne.

Dans cette entrevue, le général Dwernicki pressa Szy-

manski de lui faire connaître les espions russes qui se trouvaient en France, et sur lesquels sa position le mettait à même de se procurer des renseignemens exacts.

Le général lui fit observer qu'il devait le faire pour donner aux Polonais une preuve de ses bonnes intentions. Szymanski prit l'engagement de le satisfaire sur ce point, en déclarant pourtant qu'il prévoyait de grandes difficultés; il s'engagea en même temps à écrire une note détaillée de tous les événemens dont il avait été témoin depuis qu'il avait quitté la France, en 1833, pour se rendre en Pologne, afin que cette note, confiée au général, fût imprimée et connue de toute l'émigration. Szymanski promit qu'aussitôt que cette note aurait été publiée, il romprait toute relation avec l'ambassadeur russe, dévoilerait tous les projets de son gouvernement, et se rendrait aussitôt en Amérique, pour éviter tous les soupçons des émigrés, ainsi que pour se dérober à la vengeance de Nicolas.

Le *Constitutionnel* du 9 juin publia un article très obligeant pour Szymanski lors de son arrivée à Paris. Szymanski vint déclarer au général Dwernicki que c'était assurément l'ambassadeur russe qui avait trouvé le moyen de faire insérer cet article dans le journal, et pria instamment qu'on ne fît pas de réclamation tant que sa note n'aurait pas été publiée. Il annonça en même temps au général qu'il ne pouvait se procurer aucun renseignement sur les agens russes, et que l'ambassadeur en faisait un grand mystère.

Le 12 juin, la veille du jour où Szymanski devait remettre au général Dwernicki la relation dont il est question plus haut, il prétexta une indisposition et demanda un copiste pour écrire sous sa dictée. Le général Dwernicki fit répondre que, pour éviter des erreurs, il exigeait que la relation fût entièrement écrite de la main de Szymanski et signée par lui. Szymanski promit de mettre la main à l'œuvre le lendemain; mais il ne tint nullement sa promesse. Alors une réclamation de la part des Polonais fut insé.

rée dans le *Constitutionnel*, en réponse à l'article du 9 juin, ce qui mit Szymanski dans une fureur extrême. Mais bientôt après il disparut, et l'on ignore s'il a quitté Paris.

Voici maintenant quelques détails concernant la malheureuse expédition de 1833, et le rôle qu'y joua Szymanski.

Dès le commencement de l'émigration polonaise en France, Szymanski abandonna le dépôt où il se trouvait et se rendit en Allemagne. A cette époque un certain nombre de réfugiés polonais, croyant pouvoir être encore utiles à leur patrie, formèrent le projet de traverser l'Europe pour se rendre en Pologne et y faire un appel aux armes! Szymansky prit une part très active à cette entreprise et se dit même émissaire de Lelewel. Cependant il commit toutes sortes d'imprudences, et on l'accuse d'avoir dit publiquement que les Polonais se rendaient en Russie pour assassiner l'empereur.

Ces réfugiés polonais arrivent sur la terre natale : Szymanski les a précédés. Toutes les autorités moscovites sont informées; aussi leur arrestation s'opère bientôt. Szymanski est pris aussi. On sait le sort de ces infortunés; tous sont pendus ou fusillés. C'est ainsi que périrent Wołowicz, Zawisza et tant d'autres. Les citoyens qui sont soupçonnés d'avoir eu une entrevue avec ces infortunés, d'avoir fourni un verre d'eau, un morceau de pain à un ami, à un frère, à un fils, sont arrêtés, condamnés à la prison, à des peines infamantes. Szymanski seul est épargné; il est bien traité dans sa prison par les autorités russes; il est en faveur auprès d'elles; il remplit le rôle d'accusateur public et dénonce tous les citoyens qui ont eu le malheur d'être en relation avec lui. Tous ses compagnons périssent martyrs de la cause la plus sacrée; lui seul est conduit à Saint-Pétersbourg, voit l'empereur et consent à jouer le rôle d'espion de la police russe!...

Nous avons cru qu'il était de notre devoir de consigner ici ces détails, afin que les Polonais se missent en garde contre les prétendus émigrés qui ne sont autre chose que des agens de la Russie.

CHRONIQUE POLONAISE.

POLOGNE PROSCRITE.

Adresse de la chambre des députés. — Il était naturel qu'un journal exclusivement voué, comme le nôtre, aux intérêts de la Pologne, fût le premier à signaler les rapports que l'adresse de la nouvelle chambre allait établir entre elle et la cause polonaise. Nos paroles (1) ont trouvé de l'écho ; elles ont retenti dans les feuilles indépendantes, et nous venons ici, en qualité de défenseurs officieux de cette cause, payer notre tribut de reconnaissance, au *Temps*, au *Courrier*, au *Constitutionnel* et au *Messager*, pour les articles qu'ils ont bien voulu insérer à cet égard dans leurs feuilles. Cet accord des organes de l'opinion semblait présager le résultat des délibérations de la chambre. Néanmoins quel que fût notre espoir, l'approche du moment décisif nous fit concevoir des inquiétudes. « Qu'avons-nous à revenir toujours sur le même thême, s'était-on « écrié dans une conférence. Pourquoi réitérer des manifesta- « tions qui n'ont de portée que dans la salle de nos délibérations, « qui ne pénètrent dans le cabinet d'aucun ministre, qui ne pro- « voquent aucune démarche politique, qui n'aboutissent enfin « qu'à léguer toujours le même office à la session suivante ? » De pareils discours tenus en présence des membres de la commission d'adresse, auraient ébranlé notre confiance, si dans d'autres salons nous n'avions entendu un langage bien différent. « Eh ! pourquoi ne pas réitérer toujours les mêmes manifes- « tations? Devrions-nous céder à nos adversaires, devrions-nous « persévérer dans notre résistance, tandis qu'eux se groupent, » s'unissent contre nous? Il s'agit bien de Pologne aujourd'hui, « s'écriait-on d'un autre côté. C'est de nous-mêmes, de notre « dignité, de notre honneur que nous devons nous occuper ;

(1) Voir le Polonais, N° 14.

« nous devons protester, nous devons déclarer que nous tenons « au maintien des traités. Finir par tolérer leur infraction, « n'est-ce pas s'avilir, s'avouer vaincu avant que de combat- « tre. — C'est notre intérêt, bien entendu, qui doit nous gui- « der, s'écriait un troisième interlocuteur. Or, pouvons-nous « mieux assurer notre propre indépendance, nos franchises et « notre prospérité, qu'en nous attachant des nations amies, ja- « louses de liberté comme nous, des nations opprimées, dont la « délivrance nous serait si profitable. Ne les négligeons pas, et si « nous ne pouvons pas encore agir, protestons, protestons tou- « jours, afin que les peuples qui souffrent, prennent patience et « attendent avec calme, avec résignation, le moment opportun « de la délivrance. »

L'événement justifia notre attente. La commission donna place dans son projet d'adresse à la question polonaise, et n'hésita pas, comme dernièrement, à prononcer le nom de Pologne. C'est à la séance du 12 août qu'on en fit la première lecture. La délibération fut remise au endemain 23. Les précédens de plusieurs années nous firent croire que la discussion du paragraphe relatif à la Pologne n'aurait lieu que le surlendemain. Mais l'assentiment unanime donné à tous les articles de l'adresse amena le même jour l'adoption de l'avant-dernier. Personne ne s'y opposa. L'honorable M. Tracy proposa un amendement plus explicite. Deux membres de la commission parlèrent après lui, M. Bignon et M. Étienne. Le premier, auquel nous ne balançons pas à attribuer la pensée du paragraphe, d'après ses principes, son opinion et son caractère si connus, déclara ne pas s'opposer à l'amendement, et ajouta que l'idée de la commission coïncidait entièrement avec celle de M. Tracy; néanmoins l'amendement fut rejeté à une faible majorité comme l'observe le journal officiel(1).— Nous sommes bien loin d'attribuer ce rejet à une disposition de la chambre hostile à la Pologne, mais uniquement à la tournure générale que toute la discussion avait prise ce jour-là, où l'on sembla s'être donné le mot pour faire passer l'adresse de prime-saut sans le moindre

(1) Voir le Moniteur du 13 août 1834.

changement et sans soulever par des modifications ou des résistances, des récriminations que l'on avait à cœur d'éviter.

Tel est en résumé l'historique de la séance et de l'adresse. Maintenant qu'elle est devenue un fait accompli, voyons, en comparant le paragraphe dont il s'agit avec celui de la dernière adresse votée le 9 janvier, s'il y a eu, pour la question polonaise, marche rétrograde ou progrès.

Le paragraphe du 9 janvier est ainsi conçu :

« La France, en sa qualité de partie dans les grands contrats « européens, a supporté et supporte avec un rare désintéresse-« ment l'état de possession si onéreusement établi à son préju-« dice; elle n'a fait aucun effort pour le changer, mais par cela « même *n'a reconnu et ne peut reconnaître à aucune puissance « le droit de détruire ou d'aliéner sans elle ce qui a été réglé « avec son concours ou ce qui existe en vertu d'un assentiment « antérieur.* Elle se repose sur la sagesse de Votre Majesté, « *disposée qu'elle est à faire tous les sacrifices que réclameraient « la conservation de ses intérêts et la défense de ses droits.* La « Chambre des députés a l'assurance que le gouvernement de « Votre Majesté a protesté contre l'état actuel de la Pologne, « et *qu'il réclamera toujours avec force et persévérance en fa-« veur de cette* brave et malheureuse *nation.* »

Le paragraphe voté le 14 août dernier est de la teneur suivante :

« Votre Majesté nous annonce que l'état de l'Orient est ras-« surant, et que rien ne paraît devoir troubler la paix générale. « Nous aimons à croire que votre gouvernement *ne cesse pas « un instant d'être préoccupé des grandes questions qui tien-« nent à l'équilibre européen déjà gravement compromis par « l'atteinte portée à la nationalité polonaise.* »

De prime abord le paragraphe du 9 janvier, développé par le discours lucide de M. Bignon, appuyé par l'assentiment du ministre des affaires étrangères, et renforcé par l'amendement de M. Odilon-Barrot, paraît plus énergique, plus incisif que celui du 14 août; mais nous verrons bientôt que, sans tenir compte de la forme et des locutions, et considérant le fond des idées et de la pensée des deux paragraphes, la balance penche en faveur du dernier. En effet, à quoi ont trait, à quoi se

réduisent les paroles fortes et même menaçantes du paragraphe du 9 janvier ? Uniquement et exclusivement au traité de Vienne, dernier grand contrat européen, dont la France supporte avec résignation et à son préjudice les stipulations onéreuses. C'est donc le *statu quo* de 1815 que l'adresse réclame pour la Pologne ; c'est le rétablissement de ce *statu quo*, c'est une Pologne russe qu'il exige, comme condition, pour continuer à supporter avec désintéressement un état de possession désavantageux pour elle. Protester à la fin contre l'état actuel de la Pologne, c'est conséquemment protester seulement contre l'infraction du traité de 1815.

Que dit au contraire le paragraphe du 14 août ? Je déclare hautement que l'équilibre européen a déjà été gravement compromis par l'atteinte portée à la nationalité polonaise.

Nous ne connaissons pas, nous ne pouvons même concevoir une nationalité sans indépendance, sans existence politique. Tout autre état de choses ne serait plus qu'un leurre. Or, la nationalité prise dans ce sens, comment celle de la Pologne a-t-elle été attaquée et détruite, et comment, par suite de ces atteintes, l'équilibre européen a-t-il été compromis et même bouleversé ? C'est par les quatre partages de ce pays, en 1772, en 1793, en 1795 et en 1815. Compris de cette manière, le paragraphe ne devient-il pas une réclamation beaucoup plus forte et plus solennelle que celui qui se bornait à rappeler les stipulations de Vienne ? Que si on voulait nous objecter que nous prêtons aux paroles d'autrui une pensée à nous, que nous voyons plus qu'il n'y a ; en un mot, que nous nous faisons illusion à nous-mêmes, nous répondrons que nous nous tenons au contraire le plus strictement au sens littéral des termes mêmes du paragraphe qui ne parle ni plus ni moins que d'équilibre européen gravement compromis, et cela par l'atteinte portée à la nationalité polonaise. Si, sous le nom de cette nationalité, le paragraphe ne sous-entendait que la réunion des provinces, décorée, en 1815, du titre de royaume, favorisée d'une charte, confiée à un autocrate, et soumise et réunie à l'empire russe ; si telle était la pensée du paragraphe, ne pourrait-on pas demander en quoi l'état des choses, créé en 1815, a été changé en 1832, et cela au point d'exercer une influence désastreuse sur l'Europe ? La su-

prématie de l'empire, la souveraineté de l'autocrate, le titre de royaume ne sont-ils pas restés comme ils étaient en 1815? A la place de la Charte n'a-t-on pas octroyé un statut organique? Certes, nous ne sommes pas là pour absoudre l'empereur Nicolas de la cruauté et de la barbarie avec lesquelles il a abusé de la victoire. Son compte, nous l'espérons, sera un jour liquidé par la nation polonaise, comme sa cause est jugée aux yeux de Dieu et des hommes. Mais ce n'est pas de lui ni de ses rapports avec la Pologne qu'il s'agit; c'est de l'équilibre européen que parle le paragraphe; il le dit compromis; cela étant, c'est le démembrement de la Pologne qu'il désigne. Oui, c'est ce forfait politique qui a bouleversé l'équilibre européen; c'est lui qui a porté atteinte à la nationalité, à l'indépendance, à la vie politique de la Pologne; c'est ce démembrement dont les résultats ont donné cette grande prépondérance à la Russie, prépondérance qui la rend menaçante et dangereuse pour le monde civilisé. Qui ne sait en effet que sans la destruction de la Pologne, jamais la Russie n'aurait pu s'emparer des ports de la Courlande; qu'elle ne tiendrait pas dans ce moment la Finlande en son pouvoir; qu'elle n'aurait pas Sweaborg, place maritime imprenable, qui protége ses flottes et couvre Pétersbourg; qu'enfin, sans le partage de la Pologne, jamais le Balkan n'aurait été franchi, jamais Constantinople n'aurait vu les aigles russes, et jamais les Dardanelles n'auraient pu devenir le boulevart de la Moscovie, contre tous ceux qui voudraient l'attaquer chez elle ou l'empêcher de s'étendre au dehors. C'est donc le démembrement, c'est l'anéantissement de la nationalité polonaise qui a compromis la sûreté de l'Europe, et qui par ses suites, la menace à un point tel qu'il est du devoir de la Chambre d'avertir le gouvernement français de ne pas cesser un instant d'être préoccupé de ces grandes questions.

Ainsi expliqué, le paragraphe s'élève à la hauteur qui lui est propre, et c'est ainsi, sans doute et pas autrement, que l'ont conçu et entendu et la Commission et la Chambre. Ici se présente une observation bien faite pour appuyer notre manière de voir.

Lorsqu'il s'agissait, dans les adresses précédentes, d'intervention qui avait pour but de diminuer les maux qu'endurait la Pologne, le ministère pouvait prendre part à la discussion;

il pouvait admettre, à loisir, le plus ou le moins. Le tout se bornait à un *statu quo*, au rappel d'un traité dont les stipulations pouvaient être interprétées d'une manière plus rétrécie par les uns, plus large par les autres. Mais cette fois la question était tout autre. Il s'agit d'un grand acte politique, d'une nation anéantie, de l'Europe ébranlée dans son équilibre. Ici le ministère devait laisser dire, il devait abandonner la discussion à elle-même, sans y prendre part, sans se compromettre avant le moment opportun. Ainsi fit-il, et cette conduite est pour nous un nouveau motif d'apprécier le paragraphe comme nous l'avons fait, et de voir dans son adoption unanime un véritable progrès que la cause polonaise a fait dans l'opinion d'un peuple libre et puissant.

Société polonaise des Études. — M. le ministre de l'intérieur vient d'autoriser la Société polonaise des Études établie à Paris (1), à organiser une école polonaise à Orléans pour les enfans des Polonais émigrés. Une école semblable, qui existe depuis quelques mois à Nancy, n'a pas eu tout le développement qu'on en attendait, M. le préfet n'ayant jamais été disposé à favoriser cet établissement. Le ministre de l'intérieur désirant en outre assurer à tous les enfans polonais qui se trouvent en France les avantages de cette école, a bien voulu leur fournir les moyens de se transporter à Orléans.

L'un des principaux buts de la Société (2) va donc être atteint. Nous ne doutons pas qu'avec l'appui de M. Saulnier, préfet du Loiret, connu par son instruction et l'élévation de ses sentimens, qui a bien voulu témoigner déjà à la Société des Études l'intérêt qu'il prend au nouvel établissement, les enfans polonais ne trouvent dans cette école une éducation nationale. Nous ne doutons pas non plus que les maîtres de pension et les habitans d'Orléans ne veuillent bien aussi s'intéresser à cette école.

Nous devons aussi des remerciemens à M. le ministre de la guerre qui a bien voulu, à la demande de la Société des Étu-

(1) Voir le numéro d'août 1833, tome I, pag. 140.

(2) Voir le numéro du mois de mars 1834, t. II, pag. 136 de notre journal.

des, accorder l'autorisation à cinq officiers polonais d'entrer dans les fabriques militaires de la France.

Ainsi se trouve atteint, en partie du moins, le second but de la société (1). Espérons que messieurs les ministres, qui, jusqu'à présent, n'avaient pas cru devoir favoriser les projets de la Société, suivront désormais une nouvelle impulsion, et accueilleront avec bienveillance les expressions de gratitude des mères de familles, rassurées sur l'avenir de leurs enfans, et des exilés qui, poursuivis par le malheur et la misère, auront maintenant des moyens d'instruction assurés. La Société espère enfin que par les secours des amis de la Pologne, elle sera en état de soutenir les écoles qu'elle a déjà fondées. Le premier compte rendu a exposé ses vues d'instruction et les moyens qu'elle possède pour les remplir ; le second compte rendu fera très prochainement connaître au public l'état de sa position.

POLOGNE SOUMISE.

Encore un mot sur les condamnés de Varsovie. — L'acte d'accusation se subdivise en trois sections. La première comprend les faits qui ont préparé la révolution, celui de la levée de boucliers du 29 novembre 1830, et la part qu'y ont prise les étudians, l'armée et les fonctionnaires. La seconde concerne les membres de la diète qui ont proposé la déchéance, et ceux qui l'ont soutenue le 25 janvier 1831. La troisième, enfin, les chefs et les membres du gouvernement national qui, jusqu'au 1er septembre 1831, n'avaient pas fait leur soumission et ceux qui ont fonctionné à Zakroczym. A défaut de preuves, de procès-verbaux, d'actes du ministère des affaires étrangères qui n'ont pu être retrouvés, d'après l'assertion de l'accusateur public, l'accusation se fonde et s'appuie sur des décrets imprimés dans les gazettes, sur des copies trouvées dans les papiers de Vincent Niemojowski, sur les écrits du docteur Spazier et d'autres ouvrages publiés à l'étranger et même sur des suppositions gratuites. Nous n'irons pas contredire la validité des chefs d'accusation. Le mouvement national est un fait trop éclatant, trop prononcé, pour que ceux qui y ont pris une part active

(1) Voir le numéro du mois de mars 1834, t. II, pag. 136 de notre journal.

puissent échapper à une condamnation devenue inévitable, dès qu'une mise en cause a été trouvée juste et équitable. Mais n'est-il pas extraordinaire qu'on veuille, après trois ans révolus, revenir sur le passé, et qu'après les avoir préalablement exilés en masse et dépouillés de tout leur avoir, on fasse encore mourir physiquement ou civilement des hommes qui ne souffrent que pour avoir voulu pour leur pays ce que Minin et Pożarski firent pour leur patrie, pour la Russie alors asservie à une domination étrangère. Le succès fait la seule différence entre les héros russes et les martyrs polonais. Si Minin et Pożarski eussent manqué leur but, en seraient-ils moins dignes d'admiration? Pour Dieu! n'est-il pas temps, dans le siècle où nous vivons et après tous les grands événemens dont nous avons été témoins, n'est-il pas temps de changer de système; de placer les actes politiques, les résultats de l'opinion dans une autre catégorie de faits que les crimes honteux qui avilissent l'humanité? Ne serait-il pas temps d'en revenir à la conduite d'Auguste envers Cinna et de Henri IV envers Mayenne? Les sentences n'ont pas manqué d'être telles que les voulait l'empereur Nicolas, lui qui recommanda au président de cette nouvelle cour prévotale de juger *promptement* et *sévèrement*, et qui punit d'exil cet homme de bien pour avoir osé ajouter *et avec justice*. Des condamnations de mort ont été portées contre une grande partie des prévenus. Heureusement beaucoup d'accusés étaient contumaces. Plaignons le sort de ceux qui sont au pouvoir de Nicolas; plaignons celui de Vincent Niemojowski, de Pierre Wysocki et de tant d'autres. Il est vraisemblable qu'un acte de *magnanimité* commuera une mort prompte en une longue agonie. Que l'oppresseur s'en glorifie ou s'en réjouisse; pour nous, nous recommandons les nobles criminels à la vénération de leurs compatriotes, à l'admiration de tous les peuples libres, à l'estime de la nation russe même, à la compassion des bourreaux, mais surtout à la protection de celui qui sait, s'il veut faire descendre un rayon de sa céleste lumière jusqu'au fond des plus obscurs cachots, qui sait consoler et raffermir, qui peut enfin, s'il le juge conforme à ses vues, faire tomber les obstacles, briser les chaînes et faire succéder au morne silence de la captivité, les doux chants d'allégresse et de délivrance.

-*Le Moniteur* du 5 avril a inséré, à la demande de l'ambassadeur de Russie, une liste de cinq cents propriétaires de Wilna, dont les biens ont été nouvellement confisqués. Nous n'avons rien à dire sur une pareille mesure. La justice est réservée à Dieu et au temps.....

NOUVELLES DIVERSES.

— Le gouvernement russe continue de distribuer des décorations polonaises qu'il considère comme la dépouille d'un adversaire abattu. Souvent ces décorations loin d'être une récompense, impriment au front un stigmate de honte ineffaçable. C'est ainsi que la croix de Saint Stanislas, quatrième classe, vient d'être donné au ci-devant capitaine de l'ar mée polonaise Inez de Léon, pour avoir, pendant la dernière guerre nationale, donné des preuves de fidélité à la Russie (1).

— On annonce officiellement cent-quatre nouvelles confiscations de propriétés polonaises, dont quatre-vingt-deux dans la province de Grodno et vingt-deux dans celle de Bialystok (2).

— Quatre nouvelles écoles viennent enfin d'être ouvertes dans les provinces de Grodno, de Vilna et de Volhynie, dans la ville de *Grodno*, à *Nowogrodek*, à *Swienciany* et à *Zwiahel* (3). C'est une réaction que nous devons aux récriminations de l'opinion européenne. Faisons des vœux pour que l'exécution réponde aux dispositions de l'édit, et que la jeunesse polonaise retrouve dans sa langue une instruction dont elle est privée depuis trois ans.

— L'empereur Nicolas a fait don à l'Académie des sciences de Pétersbourg d'une partie des collections ravies à la Société philomatique de Varsovie, qui les possédait à titre de propriété particulière, et dont la reversibilité au donateur, en cas de dissolution de la Société, avait été nommément stipulée par l'acte de donation. Mais que sont les transactions civiles, conclues sous la garantie des lois, dans un pays soumis à l'arbi-

(1) Voir le Tygodnin Petersburski, feuille officielle, imprimé en polonais à Pétersbourg, n° 50, du 25 juillet. (2) Voir le même journal, n° 50. (3) Voir le même journal, n° 51.

traire? Voici des faits qui parlent plus haut que les assertions d'une feuille russe dans un article en réponse au *Journal des Débats*, que nous venons de lire. Qu'ils sont faibles les argumens auxquels ont recours les publicistes du Cabinet de Saint-Pétersbourg! Au dire du publiciste russe, son gouvernement est le type de la moralité. Nous pourrions nous écrier ici : *Risum teneatis, amici*, nous qui connaissons le pays, qui savons bien qu'elle est en Russie la moralité des fonctionnaires, de l'administration et même du gouvernement; et certes, n'avons-nous pas droit de nier cette moralité à un gouvernement qui dans ses rapports avec la malheureuse Pologne, *démolit journellement et pierre par pierre l'édifice* de son organisation *sociale, et jette au vent les cendres* de ses monumens, comme celles de ses héros et de ses martyrs (1).

— Un marchand de bois vient de partir de Dantzick pour la Pologne, où il doit faire l'acquisition d'une quantité considérable de bois de construction. Il est chargé de cet achat par une maison de commerce de Dantzick, qui a reçu la commission de faire charpenter 2,000 maisons, dont les pièces numérotées pourront ensuite être promptement remontées. Le tout sera expédié d'ici à Toulon, et de là à Alger; pour agrandir cette ville on y ajoute un faubourg.

— Tout le zinc qui se trouve à emmagasiner à Dantzick a été acheté à un prix très élevé pour le compte de la Russie.

— Près de la petite ville de Bekrendt (Prusse occidentale) se trouve un grand village, du nom de Broesen, dans lequel il ne demeure pas un seul paysan en ce moment. Tous les habitans de ce village sont des gentilshommes d'origine polonaise.

— On vient d'annoncer la publication d'une nouvelle histoire générale de la Pologne, qui paraîtra en douze livraisons, chez le libraire Roret.

— Presque tous les journaux scientifiques ont été supprimés à Varsovie et à Cracovie.

— Voici ce que dit la *Gazette du Commerce russe* concernant l'état de l'industrie polonaise : « Avant que l'insurrection de 1830 éclatât, les fabriques polonaises produisaient deux

(1) Voir le Temps, du 27 juillet, réponse du journal de Pétersbourg au journal des Débats.

cent mille pièces de drap par année ; aujourd'hui elles n'atteignent pas même le sixième de cette production. »

— On écrit d'Ancône que la république de Saint-Marin a adressé aux cabinets de France et d'Angleterre, deux notes concernant les Polonais qui ont cherché un refuge dans cette république. Il serait dit, dans ces notes, que ces Polonais réfugiés tenant une conduite irréprochable, et se trouvant en état de vivre de leur travail, les autorités ne les expulseront pas.

— On nous écrit de Saint-Pétersbourg : — La propagande qui, suivant les circonstances, déploie son activité ou nie son existence, après avoir exercé ses manœuvres en Pologne, en Savoie, en Allemagne, à Lyon et à Paris, a finalement aussi éprouvé le désir de hasarder quelques tentatives en Russie, pour répandre le germe de la révolte dans notre pays qui est si heureux et si paisible, et pour y faire des prosélytes. C'est ainsi que dernièrement plusieurs personnes de l'intérieur de l'empire ont reçu les statuts de la société des droits de l'Homme et du Citoyen et d'autres pamphlets révolutionnaires, arrivés par la poste de la France et de la Suisse. Il est aussi arrivé de la Suisse plusieurs exemplaires d'un discours prononcé à Bâle, par le sous-officier polonais Szyling, en l'honneur de la révolution du 29 novembre 1830.

Toutes ces belles productions de la presse révolutionnaire ont été remises aux autorités, grâce au bon sens de ceux qui les avaient reçues.

— Dans le duché de Posen, 32,263 enfans sont nés dans l'année 1833 ; 6907 de plus qu'en 1832. Les décès, la même année, se montent à 24,824 ; 3833 de moins qu'en 1832. La population s'est ainsi accrue, dans une année, de 7439 individus. Cette population peut être portée à 725,773 ; le nombre de mariages a été de 8166.

— Dans le royaume de Pologne, entre les villes de Nieszava et Staszew, dans le village de Slonsk, on s'était occupé long-temps, mais sans succès, d'expériences faites sur une source d'eau salée qui s'y trouve ; la banque nationale polonaise a pris sur elle cette entreprise, et promet de tirer tous les ans de cette source 100,000 kilogr.

— Le 6 mars, a été faite avec une grande pompe, l'installation des représentans de la commune israélite. C'est le commencement

d'exécution de la nouvelle organisation municipale des juifs dans le duché de Posen.

— La diète de la république de Cracovie a voté son budget de recettes et dépenses depuis l'année 1833 jusqu'en 1837. Le budget de chaque année s'élève à la somme de 1,775,766 flor. 15 gros.

BULLETIN LITTERAIRE.

Biographie universelle. — *Biografija powszechna*, in-8°. Dans les époques difficiles d'enfantement politique, les intelligences se replient sur elles-mêmes, et se portent, comme par un mouvement spontané, vers les études historiques; on cherche dans les siècles écoulés les causes de la prospérité et des revers des peuples, et l'on s'entoure de l'expérience des faits pour mettre à profit tout l'héritage du passé. Les généralités ne suffisent plus à ce besoin de connaître; et, de même que pour apprécier judicieusement une grande période historique il est indispensable d'en étudier les points principaux, de même aussi l'on a compris que, pour se faire une idée exacte de telle ou telle période particulière, il fallait étudier les hommes célèbres qui, chacun dans sa spécialité, résument, pour ainsi dire, leur époque, et nous apparaissent comme autant de phares qui rayonnent dans la nuit des temps.

Le succès des ouvrages qui répondent à cette disposition générale des esprits, a engagé plusieurs hommes de lettres à publier en polonais une biographie universelle des hommes qui se sont illustrés dans les différentes carrières. L'amour de la patrie, que l'exil rend plus vif encore, leur a fait préférer l'idiome national; ils savent qu'éclairer leurs compatriotes c'est les rendre plus dignes de la liberté.

Ces notices biographiques sont enrichies de portraits habilement exécutés. Les personnages politiques, les savans, les littérateurs, les philosophes et les bienfaiteurs de l'humanité composeront cette importante galerie, où chacun trouvera, quelles que soient ses sympathies et la direction de ses idées, des documens sûrs et précieux, et une lecture variée et instructive.

Le libraire Roret, rue Hautefeuille, n° 10 (bis), public en ce moment une *Histoire générale de Pologne*, d'après les historiens polonais Naruszewicz, Albertrandy, Czacki, Lelewel et tous les autres grands historiens polonais qui ont écrit sur l'histoire de ce pays. Cet ouvrage formera deux gros volumes in-8°; il est publié par livraisons de cinq feuilles chacune. Les quatre premières livraisons qui ont déjà paru, contiennent l'histoire générale de Pologne jusqu'au milieu du XVe siècle. Les auteurs de cette Histoire de Pologne, indiquent la source de tous les faits qu'ils rapportent, le nom des écrivains et des ouvrages où ils les puisent; jusqu'au XIVe siècle ils se sont tenus presque exclusivement à la narration et aux jugemens de Naruszewicz, historien qui en effet est celui qui mérite le plus de confiance, lorsqu'on n'a pas recours aux sources originales des chroniques et des manuscrits polonais écrits jusqu'au XIVe siècle. Après cette époque, où un guide aussi sûr que Naruszewicz manque aux auteurs de cette histoire, ils auront à choisir entre les divers auteurs polonais qui leur fourniront assez de faits, de bons jugemens et de sages réflexions, pour qu'elle ne laisse rien à désirer sous les rapports de la narration et de la critique.

Nous attendrons que l'ouvrage ait été publié en entier pour en faire une étude approfondie et raisonnée, et juger l'ouvrage d'après notre manière de voir.

NOTE BIBLIOGRAPHIQUE.

(SUITE.)

— Arrivée des Polonais en France; retour des généraux Ramorino, Langermann et Schnayder; une feuille, avec figure. Imprimerie de Poussin. Paris. 1832.

— Appel aux Polonais, chant national, in-8., quart de feuille. Imprimerie de Doyen. Paris. 1832.

— Aux dames françaises (Messénienne des Polonais). In-8., demi-feuille. Tours. 1832.

— Biografia powszechna, Biographie universelle. Imprim. de Pinard. 1834.

— Comité central polonais, liste des numéros sortis du tirage du 21 juillet 1832. Fol.

— Coup d'œil sur le caractère national de la République polonaise, par *A. Gurowski*. Poitiers.

— Czarewitz (le) Constantin et Jeannette Grudzińska, ou les Jacobins polonais, par *J. Czyński* et *A. Démolière*. 2 vol. in-8. Paris. 1833.

— De la Restauration de la Pologne, par le marquis de la *Gervaisais*. Paris. In-8. 1833.
— Dernier mot sur le statut organique du 26 février 1832. Paris. 1833. In-8.
— Documens sur le choléra-morbus, par M. Wołowski. Paris, chez Cosson. In-8. 1832.
— Du Choléra-morbus de Pologne, renseignemens sur cette maladie, recueillis par la commission des officiers de santé militaires, envoyés à Varsovie. In-8. Chez Huzard. Paris, 1832.
— Débats de la Chambre des communes dans la séance du 9 juillet 1833. In-8. de cinq feuilles. Paris, chez Fournier. 1833.
— Éloge des braves Polonais. Un quart de feuille. 1832.
— Gazeta Zackroczymska. — Gazette de Zackroczym. In-4. Paris, 1834.
— Giaour, tłomaczony przez A. Mickiewicza. — Le Giaour de Byron, traduit par Mickiewicz. Sous presse.
— Głos senatora Woiewody Ostrowskiego na obchodzie 29 listopada 1833. — Discours du palatin Ostrowski, le 29 novembre 1832.
— Gloire et malheur de la Pologne, par M. Collomb, suivi de la Varsovienne. In-8. Une feuille. Lyon. 1832.
— Grammatyka ięzyka francuzkiego oraz przypisy do niéy przez M. Pietkiewicza. — Grammaire française, par M. Pietkiewicz. In-12. Bourges. 1833.
— Histoire de Pologne depuis son origine jusqu'à nos jours, par M. L. S. 2 vol. in-8. Imprimer. de Béthune, à Paris. 1833.
— Histoire politique et militaire de la révolution de Pologne, traduite de l'allemand, de Richard Otton Spazier. 4 vol. in-8. 1834. (Sept livraisons ont paru.)
— La jeune Sibérienne. In-32. Imprimerie de Dondey-Dupré. Paris. 1833.
— Illustrations israélites, Recueil des portraits des Juifs les plus célèbres de tous les siècles, accompagnés de leur Biographie, par Eugène Breza. Paris. 1834. (Deux livraisons ont paru.)
— Kalendarzyk emigracyi polskiéy. — Almanach de l'émigration polonaise, par A. Krosnowski. Paris. In-8. 1834. (Sous presse.)
— Krótki Katechizm polityczny przez J. N. J. — Catéchisme politique en abrégé. Paris. In-8.
— Kurs historyi rewolucyi francuzkiéy. — Cours de l'histoire de la révolution française de Laponneraye, traduit à Agen. In-8.
— Mémoires sur la campagne de la Lithuanie, par le général Henri Dembinski. In-8. Chez Heitz, à Strasbourg.
— Méthode polonaise appliquée à la chronologie, l'histoire, etc., par A. Jaźwinski. In-18. Imprimerie de Boursy, à Lyon. 1832.
— Messéniennes polonaises, par M. F. Papion du Château. In-8. Paris. 1832.
— Mysli Joachinna Lelewela. — Pensées de Lelewel. Pinard. In-8. 1833.
— Numismatique (la) du moyen âge, par Lelewel. In-8. Paris. 1834.
— Obchod roczniey 29 Listopada w Agen. — Célébration de l'anniversaire du 29 novembre à Agen. 1834.
— Observations d'un officier étranger relativement à une brochure intitulée : Les Derniers soupirs de la Pologne. In-8. Paris. 1832.

(La suite à un autre numéro.)